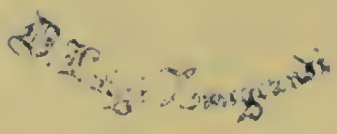
S1604/5

A XLIV
18/E



ESSAI

SUR LES MOYENS

DE

PERFECTIONNER LES ÉTUDES

DE MÉDECINE.

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b2875590x

ESSAI

SUR LES MOYENS

DE

PERFECTIONNER LES ÉTUDES

DE MÉDECINE.

PAR Mr. S. A. D. TISSOT, D. M.

A LAUSANNE,

Chez MOURER, Cadet, Libraire & Imprimeur
de la Soc. DES SCIENCES PHYS.

M. D. CC. LXXXV.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE.

EN publiant ce petit ouvrage, je dois dire ce qui l'a fait naître. Au mois de Février 1782, S. E. feu M. *le Comte* DE FIRMIAN m'ayant demandé de lui communiquer mes idées sur l'enseignement de la médecine, & de lui donner un plan pour la construction d'un hôpital destiné à cet établissement, je lui envoyai ce dernier plan peu de jours après; mais, comme le développement du premier exigeoit plus de tems, & que j'en avois très-peu alors, je fus obligé de différer jusques à l'Eté suivant. La mort de ce grand homme, arrivée au commencement de ce même Eté, fit que je

ne remplis point cette tâche alors; cependant je ne la perdis pas entiérement de vue; & perſuadé, par ce que j'ai eu occaſion de voir dans différens pays, que l'inſtruction que reçoivent les étudians en médecine, n'eſt pas, par-tout, auſſi parfaite qu'elle pourroit l'être, j'ai cru que quelques obſervations ſur les moyens de la rendre meilleure, pourroient être utiles. Quant au Mémoire ſur l'hôpital, on le trouve ici preſque tel que je l'avois compoſé d'abord, mais j'en ai retranché le plan deſſiné pour un terrein donné, qui n'étoit pas parfaitement régulier, & les détails rélatifs à ce plan, d'après lequel S. A. R. *Monſeigneur l'*Archiduc Ferdinand en a fait conſtruire une premiere partie en 1783, & dont elle s'eſt occupée, comme elle s'oc-

cupe de tout ce qui a rapport au bonheur des Etats confiés à ſes ſoins, & ſurtout des fondations charitables, non ſeulement en Prince juſte & éclairé, qui veut le bien, le voit & l'ordonne, mais avec cet intérêt & cette chaleur que lui inſpirent l'amour de l'humanité ſouffrante, & qui lui ont fait ſentir que, pour que tout ce qui tend à ſon ſoulagement, s'exécute le mieux poſſible, il faut que les plus grands Princes ne dédaignent pas d'entrer quelquefois dans les petits détails dont la négligence entraîne la ruine des établiſſemens les plus utiles.

Le petit *Eſſai* ſur les moyens de procurer les ſécours de médecine & de chirurgie au peuple des campagnes, eſt extrait d'un Mémoire ſur cet objet, que j'avois compoſé en Février 1765, par

ordre du Seigneur Préſident de l'Illuſtre Conſeil de Santé de Berne; j'en ai ſupprimé la plus grande partie, uniquement relative à ce pays, mais j'ai cru qu'il pourroit être utile de conſerver les idées eſſentielles qui peuvent s'appliquer à tous les autres.

à Lauſanne le 21 *Mars* 1785.

ESSAI

SUR LES MOYENS

DE

PERFECTIONNER LES ÉTUDES

DE MÉDECINE.

AVANT que de traiter des moyens d'enſeigner utilement la médecine, il me paroît qu'il faut commencer par dire quelque choſe des connoiſſances que doit avoir le ſujet qui entreprend cette étude; ce ſont d'excellentes humanités & une très-bonne philoſophie. Quand, à la rigueur, on pourroit diſpenſer de la connoiſſance du grec, qui eſt cependant la langue-mere de la méde-

cine, celle de tous ſes mots techniques; on ne peut aſſurément pas diſpenſer d'une parfaite connoiſſance du latin, & d'une très-grande facilité à le lire & à l'entendre; & à cet égard là, on doit être de la plus grande ſévérité. Les livres claſſiques de médecine ſont en latin; & comment peut-on eſpérer que de jeunes gens les liſent, ſi arrêtés par les difficultés de la matiere, ils le ſont encore par celles de la langue? Comment eſpérer qu'ils ſoyent aſſidus aux leçons, s'il faut qu'ils y ayent la double peine, de comprendre le ſens des mots, & de retenir le ſens de la choſe? & lors même qu'ils le ſont, ils n'en profitent point. Je ſais qu'il y a quelques univerſités où la plupart des leçons ſe font en langue vulgaire; mais, outre que c'eſt un uſage très-contraire au luſtre même de l'univerſité qui doit chercher à attirer les étrangers, & qui par là, les éloigne, c'eſt de plus un mal réel pour l'étude de la médecine. On la facilite à des gens qui, n'ayant fait aucune étude préliminaire dans leur jeuneſſe,

y apportent un esprit brut, qui n'est jamais propre à acquérir aucune connoissance distincte, & qui, privés de la possibilité de l'étudier dans les bons ouvrages, se croyent & sont crus médecins, pour avoir assisté à quelques leçons dans une université, & en avoir remporté le bonnet de docteur, qui, donné à des gens non-instruits, n'est à la lettre que le *jus taillandi, coupandi, tuandi impunè* de MOLIERE ; & malgré quelques déclamations célebres contre l'étude du latin, malgré l'abandon dans lequel il tombe trop généralement, je crois qu'un jeune homme employe utilement une partie de ses premieres années, à apprendre une langue qui lui ouvre les vrayes sources de la philosophie, du bon goût & de toutes les sciences. Ainsi, j'insiste sur la nécessité de cette langue ; & j'insiste avec d'autant plus de raison, que j'ai été témoin de la différence étonnante qu'il y a pour les succès, entre les jeunes gens à qui elle est familiere, & qui ont été cultivés dès leur enfance, & ceux à qui elle ne

l'eſt pas. En leur permettant dans les écoles publiques de négliger le latin, on a mis dans le cas ceux qui ont écrit dans un âge plus avancé d'écrire dans leur langue maternelle; & il en eſt réſulté que ceux qui veulent s'inſtruire dans une ſcience quelconque, ſont obligés d'employer beaucoup de tems à étudier pluſieurs langues vivantes qu'ils ne ſavent jamais bien.

Rien n'eſt plus naturel que d'établir une communication facile de toutes les ſciences, & rien de plus néceſſaire pour cela que d'avoir une langue commune à tous les ſavans, qui leur fût auſſi familiere que la leur propre. Je vois avec plaiſir, que M. GREGORI a remarqué, dans la belle préface de ſes excellentes *inſtitutions* de médecine, qu'il ne voyoit pas, & ne croiroit pas aiſément que la coutume nouvellement introduite d'écrire preſque tous les ouvrages en langues vernales, eût rendu les études plus courtes ou plus faciles, & eût, en aucune façon, avancé les progrès de la médecine, ou puiſſe jamais y contri-

buer. Tout ce qu'il dit ſur l'abandon du latin, eſt de la plus grande vérité & de la plus grande force; & il n'y a perſonne qui ne puiſſe comprendre que quand il faut donner beaucoup de tems à l'étude des mots, il en reſte peu pour l'étude des choſes. Il paroît tous les jours d'excellents ouvrages en anglois, en françois, en italien, en allemand, en hollandois, en ſuédois; il faut donc que l'homme de lettres de chacune de ces nations apprenne cinq langues vivantes, ou ſoit privé de la lecture des cinq ſixiemes de ces ouvrages, dont il profiteroit, ſi le latin étoit familier aux hommes de lettres de toutes les nations; & je me ſuis affligé ſouvent d'être forcé à cette privation pour les ouvrages écrits dans ces trois dernieres langues. Il y a dans les ſciences quelques vérités qu'il faut mettre à la portée des lecteurs qui ne ſont pas ſavans, & l'on doit par là même les écrire en langue vernale; tout le reſte doit être écrit en latin. Si je me ſuis écarté de cette loi, en écrivant ſur les *maux de*

nerfs, c'eſt que j'ai vu que tout ſe traduiſoit, & qu'en écrivant en latin, l'original ne ſeroit lu de perſonne.

Si les autres branches des humanités ſont d'une néceſſité moins preſſante, elles ne laiſſent pas que d'être très-utiles. Il ſeroit honteux pour tout homme de lettres, à quelque ſcience qu'il ſe ſoit voué, d'ignorer la fable & l'hiſtoire; celle-ci eſt même néceſſaire à l'étude de celle de la médecine, dont on verra qu'il eſt impoſſible qu'un médecin ſe paſſe; & M. ALBERTI a très-bien prouvé combien la connoiſſance de la géographie étoit utile. Les études de philoſophie ſont, une excellente logique, une très-bonne pſycologie, partie ſur laquelle M. BONNET n'a rien laiſſé à déſirer, au moins ce qu'il faut des élémens de mathématiques, pour poſſéder une bonne phyſique, & la phyſique elle-même, ſcience qui doit tant aux médecins, & ſans laquelle il eſt abſolument impoſſible de ſaiſir les vrais principes de la médecine; auſſi il ne peut y avoir qu'une opinion là-deſſus. HIP-

POCRATE exigeoit déja qu'un médecin fût phyſicien; ARISTOTE, VALLERIOLA, SENNERT, ont inſiſté ſur cette néceſſité: ce dernier établit que la phyſique n'a aucune partie qui ne ſoit utile au médecin. M. HOFMANN a écrit une petite diſſertation, pour prouver que l'étude de la phyſique eſt indiſpenſablement néceſſaire dans la pratique de la médecine; & dans les *Inſtituts* de Vienne, on ne craint pas de dire que celui qui n'a pas étudié la phyſique au flambeau des mathématiques, ne peut pas acquérir une connoiſſance approfondie de la médecine. M. BOERHAAVE a été un des plus grands phyſiciens, comme le plus grand médecin de ſon ſiecle; & l'on me permettra de le juſtifier ici contre une erreur qui a échappé à M. le Marquis DE CONDORCET, dans l'éloge de M. HALLER, & dont il eſt bien étonnant que MM. les médecins de l'Académie, plus appellés à connoître ſes ouvrages que ce grand géometre, ne l'ayent pas averti avant l'impreſſion. Voici le paſſage. Après avoir parlé

du ſéjour de M. HALLER à Leyden, M. DE CONDORCET ajoute : Il ſe rendit à Bâle, où il étudia les mathématiques ſous Jean BERNOUILLI : ces ſciences ne ſeroient pas inutiles à un anatomiſte, quand elles ne lui ſerviroient qu'à connoître, combien les raiſonnemens fondés ſur la méchanique, ſont incertains, lorſqu'on les applique à la médecine ; & c'étoit *un préſervatif dont pouvoit avoir beſoin un diſciple de* BOERHAAVE, *élevé comme ſon maître dans la philoſophie cartéſienne.* M. BOERHAAVE étoit ſi peu Cartéſien, & élevoit ſi peu ſes éleves dans cette doctrine, qu'il a été un des premiers Newtoniens hors d'Angleterre, le plus zelé, & un des plus éclairés qu'il y ait jamais eu. *Il étoit Newtonien convaincu & convainquant*, dit M. LA METTRIE, dans ſon éloge. *J'ai vu les Cartéſiens les plus outrés, céder, malgré eux, à la force de ſes démonſtrations ; & il regardoit* DESCARTES *comme un homme ivre d'eſprit & d'imagination.* Dans ſes leçons ſur la méthode d'apprendre la médecine, imprimées en

1708, mais qu'il liſoit depuis pluſieurs années, il réfute toutes les opinions de DESCARTES, relatives à la définition du corps, à l'impénétrabilité, à la dureté, au vuide; il prouve que ſur la figure des corps, DESCARTES avoit tort, & GASSENDI raiſon; il remarque que M. HUIGHENS n'avoit pas auſſi vîte tiré parti de la découverte de M. RICHER ſur le pendule, que M. NEWTON, parce qu'il étoit encore imbu du cartéſianiſme, qu'il abjura ſeulement ſur la fin de ſa vie. M. BOERHAAVE, qui étoit de quarante ans plus jeune, s'étoit imbu du Newtonianiſme dès ſes premieres études; c'eſt la ſeule doctrine qu'il ait jamais enſeignée; & il l'enſeignoit, il la développoit dès le commencement du ſiecle, dans le tems qu'elle étoit encore profondément inconnue par-tout, excepté en Angleterre & en Hollande; il l'enſeignoit vingt ans avant M. SGRAVESANDES; il expoſe ſingulierement bien le ſyſtême ſur la force d'inertie, de M. NEWTON, qu'il appelle par-tout le grand NEWTON; il le juſtifie ſur le mot

attraction; il voyoit, dit-il, une cauſe dans tous les corps, qui fait que leurs parties réſiſtent à la ſéparation; & ſans ſavoir ce qu'elle étoit, il l'appelle *force attractive;* il veut que ceux qui entendent les mathématiques, liſent NEWTON, *à qui la nature a révélé ſon ſecret, & qui enleve la palme à tous les autres;* par-tout il lui donne les plus grands éloges & les mieux motivés; il ne loue DESCARTES que ſur la méchanique, & dit poſitivement que s'il a quelque choſe de bon en phyſique, ce dont il paroît douter, il le doit au chancelier BACON : en expoſant dans ſes *Inſtitutions* la doctrine de NEWTON ſur la lumiere, il dit qu'il eut tant de ſagacité, qu'il paroît avoir paſſé les bornes marquées à l'eſprit humain : en parlant du ſon, c'eſt ſa doctrine qu'il développe; dans ſes harangues, dans ſa chymie, par-tout on voit l'admirateur de NEWTON, le plus zèlé partiſan de ſa doctrine : en ſortant de ſon école, il étoit impoſſible de ne pas être Newtonien. Ainſi, M. HALLER étoit bien loin d'avoir

à oublier ce qu'il avoit appris de la philoſophie Cartéſienne dans ſon école, où il avoit au contraire déja abjuré ce qu'il en avoit appris à Bienne dans ſa premiere enfance ; & s'il m'eſt permis de le remarquer, ce n'eſt pas chez M. BERNOUILLI qu'il auroit fallu aller pour cela. M. d'ALEMBERT a dit, dans ſon éloge, qu'il n'étoit pas trop favorable au ſyſtème Newtonien ; & que dans la piece pour la queſtion propoſée par l'Académie en 1730, dont le ſujet étoit d'expliquer le mouvement des planetes dans le ſyſtème des tourbillons, *on admire ſes efforts pour ſoutenir le cartéſianiſme*, que NEWTON croyoit avoir anéanti. Perſonne n'a attaqué auſſi fortement que lui le ſyſtème du philoſophe Anglois, dans ſa partie même la plus démontrée, & ſon explication du barometre lumineux eſt le cartéſianiſme tout pur. Auſſi ce n'eſt point des lumieres en phyſique que M. HALLER cherchoit chez lui ; il ne lui en demanda que ſur la géométrie ſublime, à laquelle il n'étoit même

point étranger, quand il alla à Bâle.

Mais je reviens à la néceſſité des études préliminaires. Si l'on étoit plus ſévere dans les examens qui doivent prouver que les jeunes gens les ont bien faites, toutes leurs autres études ſe feroient infiniment mieux ; parce que des ſujets plus inſtruits dans ces ſciences, trouvent les autres bien plus aiſées ; & que le jeune homme qui s'eſt occupé utilement, dès ſon enfance, a l'eſprit plus ouvert & plus juſte, plus de goût pour s'occuper, & plus de facilité à s'occuper avec ſuccès. M. STORK l'a très-bien ſenti ; ainſi, je le répéte avec aſſurance, faciliter l'étude des ſciences à ceux qui n'ont point cultivé les belles-lettres, c'eſt le moyen le plus propre à les flétrir, à les perdre, & à appeller aux vocations les plus utiles les hommes les plus ineptes à les exercer. Il y a bien d'autres langues que le grec & le latin, très-utiles, comme je l'ai dit, à un médecin ; on ne peut cependant dire d'aucune qu'elle ſoit auſſi indiſpenſable que

le latin, & on ne peut pas exiger qu'il les ſache. Mais une Univerſité fondée ſur un bon plan, doit au moins mettre à la portée des jeunes gens qui s'y rendent, tous les ſecours qui peuvent contribuer à leur faciliter l'inſtruction, afin que ceux qui ont plus de talens & d'émulation, puiſſent en profiter. Dans toutes les Univerſités, il devroit y avoir, comme à Stuggart, des maîtres choiſis & fixés par une penſion, pour l'anglois, l'allemand, le françois & l'italien. Il ſeroit même néceſſaire que l'on y trouvât un manege, des maîtres de muſique, de deſſin, d'armes, de danſes. On avoit pourvu à tout cela, en fondant celle de Goettingue ; & cela ne devroit manquer dans aucune. Cette privation éloigne les jeunes gens, qui, en ſe vouant aux études, veulent cependant cultiver les arts agréables, qui ſeroient pour eux des récréations ; & les récréations leur ſont néceſſaires : quand ils n'en trouvent point qui réuniſſe l'agréable à l'utile, ils ſe livrent preſque néceſſairement aux diſſi-

pations les plus dangereuſes & à la débauche même. C'eſt par la réunion de tous les ſecours, que l'on peuple les univerſités, & non point par les édits qui déclarent ineptes aux emplois de l'État, quiconque s'en eſt rendu très-capable dans une Univerſité étrangere. Qu'eſt-ce qui donna tout-à-coup cette ſupériorité frappante à Goettingue, triſte petite ville, dans un triſte pays ? C'eſt la certitude d'y trouver non-ſeulement des hommes excellens en tout genre, mais auſſi tous les ſecours pour la ſcience à laquelle on ſe vouoit, pour toutes celles dont on étoit bien aiſe de cultiver quelque branche, & pour tous ces arts qui entrent dans une éducation ſoignée, & que l'on fait marcher de front avec les études, ſans aucun inconvénient.

Ces édits coactifs, enviſagés de ſang froid, me paroiſſent la choſe la plus mal vue; c'eſt faire des ſciences une marchandiſe, & défendre l'importation de celles des fabriques étrangeres; il vaudroit mieux, même pour

le bien des finances, qui trop généralement paroît le premier des biens, celui auquel on ſubordonne tous les autres, donner à ces Univerſités une ſupériorité qui y attira l'étranger. Je ſuis ſi éloigné de croire ces loix utiles, que s'il falloit ſtatuer ſur le lieu des études, je ſtatuerois, que les habitans d'une ville où il y a une école de médecine, ne pourroient pas l'y étudier. Cette facilité de l'étudier ſans frais, ſans déplacement, ſans peine ; cette confiance d'y trouver plus de patronage dans les épreuves qu'ailleurs, déterminent une foule de jeunes gens, qui ne ſont qualifiés en aucune façon pour cette vocation, à s'y vouer : les rues ſont couvertes de docteurs titulaires, & les malades trouvent à peine un bon médecin. Il en eſt de même pour les autres études : il faut bien ſe garder de les rendre trop peu coûteuſes, parce qu'alors les Académies, les Univerſités ſe rempliſſent de ſujets qui devroient labourer les champs & foſſoyer les vignes ; les vocations les plus utiles ne ſont plus confiées qu'à des

hommes groſſiers, qui les aviliſſent ; les gens propres à les perfectionner, à les rendre utiles, à les faire honorer, les abandonnent ; elles tombent dans le mépris, & il en réſulte les ſuites les plus funeſtes pour l'ordre, pour les mœurs, & par-là même pour le bonheur de la ſociété. Je connois un pays où cet abus a déja ſi fort fait dégénérer la claſſe du clergé, qu'il ſeroit ſi naturel & ſi important de rendre reſpectable, que, ſi cela continue, dans quelques années, elle ſera la plus mépriſée de toutes ; & l'on ne s'apperçoit que trop des ſuites funeſtes qui réſultent de cet aviliſſement.

Je finirai ce long préambule ſur ce que j'exige que ſache un jeune homme qui ſe voue à la médecine, par rappeller, qu'HIPPOCRATE qui faiſoit un ſi grand cas du médecin-philoſophe, gémiſſoit de ce que l'ignorance de la plupart des médecins avoit avili cette belle vocation : alors, comme aujourd'hui, il y avoit déja beaucoup de médecins de nom, & très-peu en effet (*a*).

Après

(*a*) *De decenti habitu, de arte, de lege.*

Après avoir indiqué les précautions à prendre pour n'avoir que des ſujets capables d'une véritable inſtruction médicinale, je paſſe à l'énumération des ſciences qu'il faut leur enſeigner : ces ſciences ſont l'anatomie, la botanique, la chymie, la phyſiologie, l'hygiene, la pathologie, la thérapeutique, la matiere médicale, l'hiſtoire de la médecine, la médecine civile & celle du barreau, la chirurgie dans toutes ſes parties, & enfin, la pratique même de la médecine. Voilà treize parties très-diſtinctes, & dont pluſieurs ont des ſous-diviſions conſidérables; mais il ne faut cependant point croire qu'elles exigent treize profeſſeurs, tant s'en faut; cinq les enſeignoient toutes à Goettingue; cinq les enſeignent auſſi actuellement à Gieſſen, & de plus, l'hiſtoire naturelle, la métallurgie, & l'art de faire les formules qui, dans pluſieurs univerſités d'Allemagne, fait un enſeignement à part : mais le profeſſeur de matiere médicale peut dans quelques leçons enſeigner tout ce qu'il

y a d'important à dire ſur cet objet, qui ne me paroît point devoir être iſolé. Pour avoir une idée de ce que peut faire un profeſſeur qui a à cœur le bien des jeunes gens confiés à ſes ſoins, il faut ſe repréſenter Mr. BOERHAAVE occupé par ſa pratique, ſa correſpondance, ſes expériences, & voir en même tems la liſte de ſes travaux académiques; il expliquoit toutes les années ſes inſtituts & ſes aphoriſmes, c'eſt à-dire toute la théorie & toute la pratique de la médecine, faiſoit le cours de chymie en hyver, celui de botanique en été, il dirigeoit l'hôpital clinique, & il donnoit toutes les années un cours ſur quelques maladies particulieres; ſans que rien de tout cela ſe fit légérement : ſes leçons ſur toutes ces parties recueillies par ſes éleves, ſont de très-bons ouvrages qui ſeront toujours précieux, & en les liſant, on ſe perſuade aiſément que ſes leçons étoient les meilleures leçons de médecine que l'on ait jamais faites.

Mr. DE GORTER expliquoit l'anatomie,

la chymie, la botanique, la phyſiologie, la thérapeutique, la pratique, & traitoit auſſi toutes les années de quelque maladie particuliere. Mr. HALLER enſeignoit l'anatomie, la phyſiologie, la chirurgie, la botanique, la médecine légale. Il eſt vrai que les uns & les autres n'étoient pas bornés à quatre ou cinq leçons par ſemaine, quelquefois à moins; ils en faiſoient juſques à trois, quatre même par jour, ſans que ces travaux ayent abrégé leur vie. Mais enfin, comme chaque génération, moins encore chaque univerſité, ne peut pas ſe flatter d'avoir des BOERHAAVE ou des HALLER, & qu'il faut examiner

Quid ferre valeant humeri quid recuſent.

Je crois qu'il faut ſept profeſſeurs en médecine; c'eſt le nombre qu'il y en a actuellement à Edimbourg, (*b*) & je ſuis ſûr que ce nombre peut ſuffire.

Le premier enſeigneroit l'anatomie.

(*b*) MM. CULLEN, MONRO, HOPE, BLACK, HOME, GREGORY & YOUNG.

Le ſecond, la chymie.

Le troiſieme, la botanique.

Le quatrieme, la phyſiologie & la pathologie.

Le cinquieme, la thérapeutique & la matiere médicale, deux parties ſi intimément liées qu'il eſt impoſſible de les ſéparer, ſans nuire à l'étude de l'une & de l'autre partie.

Le ſixieme, les inſtitutions & les opérations de chirurgie avec les accouchemens, parties qui, pour le mieux, doivent être enſeignées par le même.

Le ſeptieme enfin, donneroit les leçons de médecine pratique, & dirigeroit l'hôpital clinique.

Il reſte quatre parties, l'hiſtoire de la médecine, l'hygiene, la médecine civile, & la médecine criminelle ou du barreau, qui n'ont point de profeſſeurs : mais, ſans ſurcharger les ſept chaires que je viens d'indiquer, il eſt très-aiſé de leur repartir l'enſeignement de ces dernieres ſciences. On pourroit donner au profeſſeur d'anatomie la méde-

cine criminelle qui, pour être bien saisie, exige très-souvent l'inspection des cadavres, & qui est étroitement liée aux connoissances anatomiques.

On chargeroit le professeur en chymie de l'histoire de la médecine; le professeur en botanique auroit l'hygiene & la médecine civile; & de cette façon, toutes les chaires seroient à peu-près également chargées.

Il y a encore une autre partie essentielle qui regarde proprement le professeur de pratique, mais dont on pourroit aussi charger celui de matiere médicale, c'est l'article des poisons, qui mérite d'être développé avec beaucoup de soin. Si l'on trouvoit que tous ces objets traités, comme ils doivent l'être, font une grosse tâche, il y a quelques parties que l'on pourroit fort bien ne traiter que de deux en deux ans, parce qu'elles n'entrent point proprement dans l'échelle des sciences qu'il faut étudier successivement, pour passer utilement de l'une à l'autre. Ce sont l'his-

toire de la médecine, la médecine civile, la médecine criminelle & le traité des poiſons.

Au reſte, tous ces arrangemens ne ſont point invariables, & beaucoup de circonſtances peuvent, ſans inconvénient, les faire changer. La liaiſon de la chaire de pratique, avec la direction de l'hôpital, eſt la ſeule qui ne puiſſe abſolument pas être rompue. Il eſt auſſi très à deſirer que la thérapeutique & la matiere médicale aillent enſemble, & que le même profeſſeur enſeigne toute la chirurgie; mais toutes les autres réunions ne ſont pas auſſi eſſentielles; & quoique la phyſiologie tienne à la pathologie, puiſqu'il n'y a rien de plus naturel que d'indiquer les dérangemens des fonctions, après en avoir fait connoître le méchaniſme; elle tient auſſi à l'anatomie, & pourroit très-bien lui être réunie, comme elle l'eſt dans beaucoup d'univerſités. Si l'on ſuivoit ce dernier arrangement, on pourroit donner au profeſſeur de pathologie, l'hygiene & la médecine

civile ; & l'enſeignement de la médecine criminelle & de l'hiſtoire de la médecine ſe donneroit à ceux qui y auroient le plus d'aptitude, & qui ne ſeroient pas déja trop chargés.

En général, l'anatomie, la botanique, la chymie, la phyſiologie, les opérations de chirurgie, & la pratique, ne peuvent être enſeignées que par des hommes qui s'y ſont voués : on peut être très-bon médecin, ſans cependant pouvoir s'en charger ; mais tout médecin éclairé, & qui a du génie, peut aiſément ſe charger des autres parties, & les enſeigner bientôt avec ſuccès. Ainſi, leur enſeignement ne peut jamais ſouffrir de difficulté.

Un profeſſeur habile, & il n'en faudroit pas d'autres, ne doit point être gêné dans la méthode qu'il veut ſuivre ; mais cela n'empêche pas que le plan des études ne puiſſe préſenter pour chaque partie celui qui a paru le meilleur à ceux qui l'ont rédigé ; c'eſt aux profeſſeurs à y apporter les changemens qu'ils jugent convenables,

je dirois preſque à l'adapter à leur perſonnel, avec cette réſerve cependant que le profeſſeur qui voudroit faire des changemens fort conſidérables, ſeroit tenu d'expoſer ſon plan à l'aſſemblée des profeſſeurs, de leur expoſer ſes raiſons, & de l'abandonner ſi la majorité le déſapprouvoit.

Dans pluſieurs univerſités d'Italie, le profeſſeur d'anatomie n'eſt chargé d'enſeigner que l'oſtéologie & l'anatomie des viſceres; dans preſque toutes, on n'enſeigne qu'une des autres parties par hyver; une année, la myologie, une autre l'angiologie, une troiſieme, la névrologie, &c. Il n'y a perſonne qui ne juge d'abord combien cette méthode eſt défectueuſe; il n'y en a qu'une bonne, c'eſt de donner un cours complet toutes les années, & cela eſt très-poſſible, puiſque cela ſe fait partout ailleurs qu'en Italie, & ſe fait très-bien dans l'eſpace de ſix ou ſept mois. J'ai vû démontrer très-exactement, très-nettement & ſans précipitation, dans ce terme, tout ce qui ſe trouve dans l'expoſi-

tion anatomique de Mr. WINSLOW, que les démonſtrateurs ſuivoient pas à pas. Depuis WINSLOW, quelques parties de l'anatomie, ſur-tout la névrologie, ont gagné; on a réformé quelques légeres erreurs ſur les vaiſſeaux; mais ſon ouvrage n'en eſt pas moins un des meilleurs guides pour les jeunes gens, & le profeſſeur peut ſuppléer à ce qui lui manque, ou, s'il le préfere, ſuivre l'excellent ouvrage de Mr. SABATHIER, puiſque c'eſt en anatomie, je crois, qu'il eſt le plus néceſſaire d'indiquer un compend. Les jeunes gens qui ſentent qu'il n'y a rien d'inutile dans cette ſcience, & qui veulent tout connoître, tout voir, doivent abſolument diſſéquer eux-mêmes, & avoir ſoin en même tems de noter ſur leur exemplaire toutes les variétés un peu marquées qu'ils rencontrent.

Quant à l'ordre que l'on doit ſuivre, il eſt très-ſimple, au moins quant aux parties par leſquelles on doit commencer, qui ſont, ſans aucun doute, l'oſtéologie ſéche, que l'on doit démontrer de bonne heure,

en automne avant les froids, & qu'il eſt néceſſaire de très-bien faire; puis la fraîche, & enſuite les autres parties.

On doit néceſſairement diſſéquer toutes les années un cadavre de femme; & l'on doit auſſi chercher à diſſéquer quelqu'enfant mort en naiſſant, ou très-peu de temps après ſa naiſſance, avant que les différences caractériſtiques entre l'enfant & l'adulte ſoient effacées. Il eſt impoſſible, ſans la connoiſſance de l'anatomie des femmes & des enfans, de ſe faire une idée juſte de leurs maladies.

Il y a des parties de l'anatomie qui ne s'enſeignent point généralement, & qui doivent s'enſeigner : ce ſont, 1°. l'art même de diſſéquer; non pas dans toute ſon étendue, mais aſſez pour qu'un médecin praticien puiſſe faire ouvrir un cadavre, de façon à bien voir tout ce que l'on cherche, & ſans endommager les parties qu'il veut examiner. 2°. Il eſt auſſi de la plus grande importance, & pour la médecine pratique, & pour la médecine du barreau, que l'on

s'accoutume à juger de la correſpondance qu'il y a entre les parties externes & les internes les plus eſſentielles, les viſceres & les gros troncs des vaiſſeaux, & même des nerfs; ſans cela, les léſions externes ne font point juger de la cauſe du mal; & cette connoiſſance qui manque malheureuſement à beaucoup de médecins, doit être le ſujet d'une ou deux leçons. 3°. L'art d'injecter. 4°. Celui de macérer; & quand il regne cette harmonie entre les profeſſeurs, ſans laquelle il eſt impoſſible que l'enſeignement ait un plein ſuccès, ſouvent le profeſſeur de pathologie & celui de médecine criminelle peuvent avoir recours à celui d'anatomie, pour le prier de préſenter aux étudians, ſur le cadavre, des poſitions qui répandent un très-grand jour ſur quelques articles de ces deux parties. 5°. Il me paroît auſſi très-néceſſaire que le profeſſeur d'anatomie faſſe un petit cours d'anatomie comparée, non point pour faire connoître les différences minutieuſes dans les ſquelettes & dans les muſcles, mais ſimplement les

différences dans les parties essentielles, qui sont les viscères de la tête, de la poitrine, & du bas-ventre, entre l'homme, les différens quadrupedes, les oiseaux & les poissons ; ce qui se réduit à bien peu de choses, une partie seulement de ce que l'on trouve dans la derniere édition de l'ouvrage de M. MONRO ; & huit leçons suffiront, je crois, pour remplir cet objet, qui répand beaucoup de jour sur la physiologie. Il est aussi nécessaire qu'il ne refuse pas des directions aux jeunes gens qui veulent faire des expériences sur les animaux vivans, s'ils lui en demandent ; puisqu'il faut qu'ils soient libres de n'en point demander, ou d'en demander à d'autres ; & il doit se prêter à leur accorder l'usage de l'amphithéatre, quand cela n'a point de difficultés.

L'enseignement de l'anatomie suppose non-seulement un habile professeur & assez de cadavres ; puisqu'il n'y a rien de si rebutant que de travailler sur des cadavres pourris, qui d'ailleurs ne donnent plus une

idée exacte des parties : mais il faut un amphithéatre d'une conſtruction avantageuſe ; je n'en connois point de ſupérieur à celui de Padoue, bâti par FRAPAOLO ; & un très-bon profecteur, qui doit être lui-même, ſinon un très-grand anatomiſte, au moins un anatomiſte très-exact & très-ſoigneux. Si les parties ne ſont pas préſentées dans leur vraie ſituation, puis bien détachées de tout ce qui les entoure, afin qu'on puiſſe les voir d'abord avec ces alentours, & enſuite ſeules, on ne s'en fait aucune idée juſte ; & tout cela dépend de l'adreſſe du profecteur. Le profeſſeur doit ſans doute diſſéquer très-bien lui-même, doit même ſouvent mettre la main à l'œuvre, ſe réſerver quelquefois des parties difficiles, & dire au profecteur de quelle façon il veut que quelques autres ſoient arrangées ; mais il ne peut pas être chargé des diſſections ; & le profecteur doit être abſolument à ſes ordres, non-ſeulement pour faire ce qu'il lui demande, mais auſſi pour ne rien faire, quand il ne le veut pas ; parce que quand

il y a des jeunes gens de mérite qui veulent ſe diſtinguer & diſſéquer eux-mêmes, le profeſſeur doit ſe faire un plaiſir de les aider : & alors il charge le profecteur de les laiſſer diſſéquer & de les diriger.

Tout eſt perdu dans un établiſſement d'éducation, ſi l'on n'admet pas pour principe que tout eſt ſubordonné au plus grand bien des étudians, & que chacun doit y concourir dans ſa partie. Il ne faut pas non plus que le profecteur ne veuille être employé que dans le tems des leçons; dans tous les tems de l'année, il peut ſe préſenter des circonſtances qui offrent des pieces rares à préparer, pour leſquelles ſon travail eſt néceſſaire, telles que des animaux rares à anatomiſer, leurs ſquelettes à préparer, &c. Quant à ſes fonctions publiques, elles ne doivent être que de montrer tous les détails des parties que le profeſſeur décrit.

Dans quelques endroits, le profecteur fait un diſcours, & le profeſſeur un autre : c'eſt un abus, un vrai tems perdu, & dou-

blement perdu, parce que chacun étant preſſé, s'en tient aux généralités que l'on entend deux fois, & ſaute les détails que l'on n'entend point; ou quelquefois, le profeſſeur, pour éviter cette répétition, fait une leçon plus de phyſiologie que d'anatomie, mais leçon très-légere auſſi, & par-là même peu utile. La ſeule phyſiologie qui convienne dans le cours d'anatomie, c'eſt l'uſage des parties dont on ne peut pas aiſément comprendre l'action, ſi elles ne ſont pas ſous les yeux; tels que l'uſage des os, & celui de chaque ordre de muſcle; & ici l'on n'a preſque qu'à ſuivre M. WINSLOW, qui a ſingulierement bien indiqué l'action de chaque muſcle, & la façon dont pluſieurs concourent au même effet. Mais tout ce qui ſort de ces uſages qui ſont fondés ſur la poſition des parties, & ne ſe comprennent bien que quand on les voit, n'eſt plus du reſſort de la chaire d'anatomie, & rentre dans celle de phyſiologie. Une autre attention du profeſſeur, c'eſt de donner une hiſtoire abrégée des découver-

tes, quand il parle de parties dont la découverte offroit des difficultés, & a fait un nom à ſon auteur. Je ſais bien que cela doit ſe retrouver dans l'hiſtoire de la médecine; mais en liant l'hiſtorique d'une partie à ſa deſcription même, il eſt à préſumer qu'il s'imprimera mieux : d'ailleurs, le tems que cela prendra, n'ira pas à deux heures par an. Il eſt auſſi néceſſaire que le profeſſeur, & cela eſt vrai de tous les autres, indique les meilleurs auteurs ſur chaque matiere. Cette indication ſera inutile au neuf dixieme de ſes auditeurs, qui ne liront rien; mais elle eſt bien courte : d'ailleurs, l'inſtruction doit être à la portée de tous, par la ſimplicité de l'expoſition, mais elle ne doit pas ſupprimer des connoiſſances utiles & agréables, parce qu'elles ſont au-delà de l'indiſpenſable néceſſaire, auquel le plus grand nombre ſe borne.

Si l'on n'a pas un cours particulier d'anatomie pour les étudians en chirurgie, ce cours doit être en langue vulgaire, puiſqu'il eſt néceſſaire qu'ils l'étudient très-bien.

Ce n'eſt qu'après un excellent cours d'anatomie,

natomie, que l'on peut ſuivre utilement celui de phyſiologie, qui eſt de la plus grande importance, puiſque, s'il n'eſt pas très-bien fait, tout le reſte des études en ſouffre.

Mais, avant que de continuer à entrer dans les détails, je demanderai ici, ſi les profeſſeurs doivent dicter des compends? La réponſe a été faite, & très-bien faite par M. le Baron de STORCH, dans le plan de l'Univerſité de Vienne; il les rejette abſolument, & avec bien de la raiſon. Il n'y a pas d'uſage plus commode pour les profeſſeurs, & plus pernicieux pour les jeunes gens; la dictature prend la moitié au moins de la leçon, & la ſeconde moitié s'employe à répéter ce qu'on vient de dicter : ainſi, c'eſt la moitié du tems perdu; & d'ailleurs, le profeſſeur qui a fait une fois ſon compend, ne fait ſa leçon que de tête; elle n'eſt point travaillée; & fort peu de gens peuvent très-bien dire de tête : l'étudiant qui a ſon compend ſe repoſe auſſi ſur cet oreiller; il en aura tout ce qui lui en faut pour ſes examens, & c'eſt le *non plus ultrà* de l'ambi-

tion des trois quarts. Auſſi, ils ne ſavent rien de plus; & qu'eſt-ce que l'on ſait, quand on ne ſait qu'un compend manuſcrit? D'ailleurs, à quoi bon en dicter, il y en a tant?

Si cependant le profeſſeur en veut abſolument un, & un qui lui appartienne, il faut au moins qu'il le faſſe imprimer: ce qui l'oblige à le travailler davantage, épargne aux étudians ennui & perte de tems en le copiant, & prévient les fautes dont ils ſont ſouvent remplis.

Je crois que pour faire de très-bonnes leçons il faut les écrire & les lire; & quand on lit poſément, nettement, ſans lenteur cependant, l'attention des auditeurs eſt fixée: ils font eux-mêmes le compend, ou à la leçon, ou immédiatement après en être ſortis; & c'eſt alors qu'ils s'impriment ce qu'ils ont entendu. Les plus diligens écrivent même dans l'auditoire, non-ſeulement les chefs, mais preſque toute la leçon; les autres viennent à les imiter: & j'ai vu plus des trois quarts des auditeurs écrire preſque tout ce que

j'avois dit. Le lendemain, j'employois les quatre ou cinq premieres minutes de la leçon, à rappeller les principaux chefs de la précédente; & ſi quelqu'un leur avoit échappé, ils le rétabliſſoient ſur leur cayer.

S'il y a une exception à faire pour quelque partie, c'eſt pour l'hiſtoire de la médecine, dont on peut dicter les principaux noms, les faits les plus eſſentiels & les principales dates; mais il eſt certain que pour toutes les autres parties, le tems employé à dicter un compend, pourroit être employé beaucoup plus utilement, puiſqu'il n'y en a aucune pour laquelle on n'en ait de très-bons, qui ſervent aux jeunes gens à fixer leurs idées principales; & ſans s'aſtreindre à en ſuivre exactement aucun, un profeſſeur peut indiquer celui qu'il croit le meilleur, & dont la méthode & les principes ſe rapprochent le plus des ſiens: il y a des parties pour leſquelles ce choix ſeroit plus facile que pour d'autres; & pour la phyſiologie, par exemple, on n'a à choiſir qu'entre un aſſez petit nombre, mais tous excellens,

HALLER, CALDANI, ALBIN, & très-peu d'autres; & ce que l'on connoît ſur cette importante partie, a été réuni avec tant de ſoin par M. HALLER, & enſuite, dans un goût différent, par M. MAHRER, que, quoique ce ſoit une des parties les plus difficiles, c'eſt une de celles ſur leſquelles un profeſſeur peut écrire ſon cours avec le moins de travail. Si j'avois à l'enſeigner, je ſuivrois l'ordre de M. HALLER, qui, à tout prendre, me paroît le meilleur, puiſqu'il eſt plus naturel d'examiner d'abord quels ſont les principaux reſſorts de la machine, que de commencer par s'occuper des moyens par leſquels elle ſe répare. Son grand ouvrage eſt un magaſin admirablement bien rangé, dans lequel on trouve preſque tout ce qui a été écrit ſur cette ſcience, juſques à l'époque de ſon impreſſion, il y a vingt-cinq ans; mais il faudroit en retrancher les détails anatomiques trop étendus, l'hiſtoire d'une multitude d'opinions d'auteurs obſcurs qu'il eſt inutile de connoître; les détails de beaucoup de controverſes; trop d'exemples quel-

quefois pour prouver une vérité : il faudroit développer un peu plus quelques opinions, faire de légers changemens à d'autres ; on trouveroit à ces deux égards des choſes très-utiles dans M. MAHRER ; & ajouter tout ce que cette ſcience a acquis depuis la publication de ce ſuperbe ouvrage, dans la premiere édition duquel on ne trouve rien ſur les nouveaux airs, qui étoient inconnus ; & ce qu'on en dit dans la ſeconde eſt trop court & très-obſcur : enfin, il faudroit réformer preſque tout ce qui tient à la chymie, & ajouter les belles obſervations de M. SPALLANZANI ſur les reproductions animales, & le ſuc gaſtrique.

En formant les leçons ſur ce plan, & en employant un ſtyle plus aiſé, on pourroit ſe flatter de préſenter aux jeunes gens le cours de phyſiologie le plus complet : il ſeroit bien moins long que la grande phyſiologie, plus ſimple, plus agréable, plus riche même, & dépouillé de quelques erreurs qui y étoient reſtées. J'avois eſſayé ce travail ſur les deux premieres ſections du

premier livre; je les envoyai à M. HALLER, en le priant de juger cette méthode, & de la ſuivre pour la ſeconde édition, s'il trouvoit qu'elle pût remplir ce que j'en eſpérois. Il s'y étoit déterminé; mais à l'époque où il commença à s'occuper de cette ſeconde édition, déja fort affoibli par de longs maux, il trouva ce travail beaucoup trop pénible, & m'écrivit qu'il ſentoit que ſes forces n'y ſuffiroient pas. L'eſſai que j'avois fait m'aſſure que ce cours pourroit très-aiſément ſe faire dans une année académique; & ce ſeroit ſans doute le plus beau cours qu'il pût y avoir en ſciences phyſiques.

Un article important, qui appartient évidemment à la phyſiologie, quoiqu'il ait été trop généralement négligé, & que l'on ne trouve ſur cette matiere que quelques idées éparſes çà & là, ſans un véritable enſemble, c'eſt l'hiſtoire des changemens eſſentiels qui ſurviennent en différens tems dans l'organiſation & dans les fonctions de l'homme, comme, ſans doute, dans celles de tous les animaux : ces changemens ſont non-ſeule-

ment une très-belle partie de la phyſiologie, une de celles qui jette le plus de jour ſur le vrai méchaniſme de l'homme & des animaux; mais, en même tems, leur connoiſſance eſt très-utile au praticien, puiſque ces développemens ſont ſouvent accompagnés de ſymptômes maladifs, qu'il eſt très-important de rapporter à leur véritable cauſe, qui malheureuſement a été juſques à préſent trop ſouvent méconnue.

Je ſais que la compoſition de cours, tels que je les propoſe, exige du travail de la part des profeſſeurs; mais enfin, c'eſt l'œuvre de leur vocation : & d'ailleurs, quand ils ſont une fois compoſés, les légeres additions qu'ils devront y faire annuellement, à meſure qu'il ſe fera de nouvelles découvertes, ou qu'ils viendront à connoître d'anciennes ſources qui leur avoient échappé, ou qu'ils développeront mieux leurs propres idées, ſont bien peu conſidérables; ainſi, dans les premieres années, ils font le travail de leur vie; & c'eſt une bien mauvaiſe méthode, que celle qui eſt établie dans

quelques endroits, qu'un profeſſeur paſſe d'une chaire à une autre.

Si un profeſſeur veut ſe choiſir un auteur qu'il ſuive pas à pas, il en eſt maître ſans doute. On le preſcrit à Vienne; on y preſcrit même les compends que l'on doit ſuivre, mais ſans aſtreindre cependant à ne point s'écarter de ſon ordre & de ſa doctrine; parce, dit-on fort bien, " que la mé-
„ decine eſt une ſcience libre, dans laquelle
„ perſonne ne doit être aſtreint à ſuivre les
„ opinions des autres; mais chacun doit
„ enſeigner ce qu'il croit le plus vrai,
„ quoique ce ne ſoit pas l'opinion de l'au-
„ teur qu'il ſuit "; & M. STORK dit cela à propos des *Inſtitutions* même de BOERHAAVE, que l'on avoit choiſi, *parce que perſonne juſques ici n'a réuni autant de choſes dans auſſi peu de mots & dans un ordre auſſi clair*. Mais en ſuivant ce plan, je ne voudrois pas qu'il fût permis de commenter chaque paragraphe l'un après l'autre : c'eſt une très-mauvaiſe méthode; & pour s'en convaincre, il n'y a qu'à

examiner ſans prévention les leçons de M. BOERHAAVE ſur ſes inſtituts & ſes aphoriſmes; les commentaires de M. VAN SWIETEN ſur ce dernier ouvrage; ceux de M. HAEN ſur la pathologie; je ſuis perſuadé qu'il n'y aura perſonne qui ne convienne que les mêmes vérités qui s'y trouvent, auroient été moins volumineuſes, plus agréables, plus ſimples & plus inſtructives, ſi on les eût préſentées dans des diſſertations ſuivies.

La connoiſſance de la chymie eſt indiſpenſablement néceſſaire au médecin; ainſi, c'eſt une de celles dans laquelle les jeunes gens doivent être inſtruits avec ſoin. Si feu M. MACKER avoit eu le tems de travailler à une nouvelle édition de ſes *Élémens de Chymie théorique & pratique*, comme il me l'avoit fait eſpérer, on auroit eu un excellent compend pour l'étude de cette ſcience. M. de FOURCROY qui lui a ſuccédé, en a publié un très-bon auſſi, mais il eſt un peu étendu ſur des ſujets qui ne ſont pas ceux qui intéreſſent le plus les médecins,

& pas assez sur ceux qui les intéressent davantage, & dont il a réservé le développement pour un ouvrage qu'il leur destine plus particulierement, & dans lequel je suis persuadé que l'on trouvera beaucoup de choses neuves & utiles. C'est à ce choix des matieres les plus intéressantes pour les auditeurs, que le professeur de chymie, comme tous les autres, doit faire la plus grande attention. Le but de ce dernier doit être de donner les principes généraux dans le plus grand détail, & de faire toutes les opérations nécessaires pour les faire bien saisir; mais quand il entre dans l'examen des corps des trois regnes, il doit faire connoître avec plus de détail tout ce que l'on a de bonnes analyses des parties animales, insister sur les préparations des médicamens d'usage, plus que sur celles qui sont étrangeres à la médecine, faire connoître les plus exactes, celles sur-tout qui peuvent donner des résultats toujours les mêmes; il doit indiquer tous les moyens de connoître les sophistications des reme-

des chymiques, enſeigner à analyſer, autant que cela eſt poſſible, les remedes inconnus, & à faire des analyſes exactes des eaux minérales, dont le traité-pratique appartient au profeſſeur de matiere médicale. Il doit auſſi donner les principes de pharmacie, qu'il eſt ſi néceſſaire qu'un médecin connoiſſe. Mais il y a un écueil qu'il doit éviter, auſſi bien que le profeſſeur en botanique, c'eſt de traiter des vertus des médicamens qu'ils apprennent à connoître & même à compoſer, & c'eſt un écueil contre lequel on échoue fréquemment : il y a des univerſités où l'on a deux ou trois cours de matiere médicale, & preſque point de chymie & de botanique. M. MACQUER a bien ſenti combien cela étoit ridicule, & a ſçu ne pas ſortir de ſa matiere. En général, pour qu'un enſemble d'enſeignement aille bien, il faut que tous ceux qui s'en mêlent, ſoient liés, mais il ne faut pas, autant que cela eſt poſſible, que deux mettent la main à la même œuvre; c'eſt bien aſſez des différences que

les jeunes gens trouveront dans les opinions des différens auteurs qu'ils liront après leurs études finies, ſans en trouver encore dans celles de leurs profeſſeurs.

On doit chercher à avoir dans chaque partie quelqu'un dont la juſteſſe des principes ſoit connue ; ce ſont ces principes que les jeunes gens doivent ſaiſir, & qui leur ſerviront dans la ſuite à apprécier les différens auteurs qu'ils liront. Si dans le tems même de leurs études, ils s'accoutument à cette fluctuation d'opinions, on ne peut pas eſpérer qu'ils ayent jamais de principes fixes ſur rien, & l'on peut dire que leur pratique eſt perdue ; malheureuſement il s'agit de la vie des hommes ; on n'y fait pas aſſez d'attention ; & dans un tems où l'on s'occupe ſi fort de population, où l'on a ſi bien ſenti qu'elle eſt la baſe de la force & de la richeſſe des Etats, il eſt bien étonnant que l'on ne s'occupe pas avec plus de ſoin de l'inſtruction des hommes, dont les lumieres ou l'ignorance ont une ſi grande in-

fluence ſur cette population : il y a telle épidémie fâcheuſe, dans laquelle le médecin éclairé ne perd pas une dixieme partie de ſes malades, pendant qu'en d'autres mains, de dix il en meurt neuf.

Je dirai du profeſſeur en chymie ce que j'ai dit de celui d'anatomie ; il doit ſe faire un plaiſir d'aider de ſes conſeils ceux qui veulent ſe diſtinguer dans cette partie, & de les faire travailler avec ſon démonſtrateur qui, comme le proſecteur, ne doit être qu'un inſtrument, mais un inſtrument excellent ; & pour le devenir, il faut du talent. Ainſi, je ſuis fort éloigné de penſer qu'il ne faut dans ces poſtes que des hommes médiocres, j'y veux de très-bons ſujets, mais qui ſachent ſentir qu'ils ne ſont là pour le moment que comme des aides ſubalternes, mais des aides qui, placés dans la poſition la plus heureuſe pour étendre leurs connoiſſances, ſeront au bout de quelques années très-en état d'être en chef ailleurs. Le proſecteur peut être où un jeune médecin, ou

un jeune chirurgien, mais le démonſtrateur en chymie doit être un apothicaire, ou un garçon apothicaire très-inſtruit, parce qu'il y a, ſur-tout dans la pharmacie, pluſieurs manipulations qui doivent être démontrées par un homme très-habitué à les faire : ici le profeſſeur devra très-ſouvent ſe borner à indiquer l'opération & à en donner les principes, mais il en remettra l'expoſition au démonſtrateur qui décrit & opere en même tems.

Il en eſt du profeſſeur de botanique comme de celui de chymie : c'eſt ſur-tout ſur les principes & ſur les plantes uſuelles, qu'il doit inſiſter : on peut même dire que, grace au bon ordre dans lequel on tient aujourd'hui la plupart des jardins, & ſur-tout aux étiquettes miſes à chaque plante, ſa principale tâche eſt réellement de développer les principes de cette ſcience; & ſous ce nom de principes, j'entends une anatomie auſſi exacte qu'on peut l'avoir aujourd'hui, les principes de la végétation, l'hiſ-

toire des développemens, l'analogie avec les animaux, l'influence de l'air, des sols, de l'agriculture, les principes même de celle-ci, tels à peu près que les ont donné MM. VALLERIUS, HOME, FORDYCE, PERCIVAL, WILSON; ensuite l'histoire, les principes, les avantages des différentes méthodes, & sur-tout les moyens de se servir de celle de M. LINNÆUS qui est aujourd'hui la plus générale & celle dont il se sert lui-même.

Je crois indispensablement nécessaire qu'il présente des plantes inconnues aux jeunes gens, & qu'à l'aide des principes qu'il leur a donné, il exige qu'ils en trouvent le nom; qu'il les aide, s'ils ne réussissent pas; qu'il leur développe l'usage des méthodes, puisque, sans cette facilité, à reconnoître les plantes par les méthodes, la premiere plante que l'on trouvera hors du jardin, restera absolument inconnue: il faut savoir connoître les lettres & lire les dictionnaires, pour trouver les mots que l'on cherche.

Les vertus médicinales des plantes ne

ſont pas du reſſort de la chaire de botanique, ainſi le profeſſeur ne doit point s'en occuper ; mais il peut rendre ſes leçons véritablement utiles, en indiquant celles qu'elles ont dans l'économie & les arts, & les phénomenes ſinguliers qu'offre un grand nombre ; & ce qui eſt abſolument néceſſaire, c'eſt qu'il démontre les plantes en place, comme on le fait dans tant de jardins : quand on les démontre arrachées, elles ſont d'abord aſſez changées, pour qu'après en avoir examiné une dans l'amphithéatre, on put fort bien ne pas la reconnoître dans le jardin. Il eſt auſſi très important que l'on faſſe pluſieurs courſes botaniques à la campagne, elles ſont ordonnées par-tout, mais on en fait trop peu ; & y a ſouvent une ſi grande différence entre les plantes dans le jardin & dans les champs, qu'on peut les connoître très-bien dans un de ces endroits, & avoir de la peine à les reconnoître dans l'autre.

M. BOERHAAVE a préſenté un compend exact, mais trop concis de la pathologie ; M.

M. GAUBIUS en a donné un plus développé, & qui eſt excellent, auſſi bien que celui de Mr. CALDANI. Un profeſſeur qui voudroit ſuivre leur marche, trouveroit dans les commentaires de M. DE HAEN, ſur celle de M. BOERHAAVE, d'excellentes choſes ; mais ce plan a un inconvénient, il offre quelques articles qui ne ſont pas fort utiles, & beaucoup d'autres qui doivent néceſſairement ſe retrouver dans les leçons d'hygiene, de chirurgie & de pratique ; & ſi j'avois à enſeigner la pathologie, en conſeillant fortement à tous les étudians de lire & de relire l'ouvrage de M. GAUBIUS, je ſuivrois la méthode de M. GREGORY qui, après l'expoſition phyſiologique des fonctions, indique tous les dérangemens dont elles ſont ſuſceptibles ; c'eſt là ſûrement la pathologie la plus utile, celle que l'on ſaiſit le mieux ; & je finirois ce cours par quelques chapitres ſur les généralités qui, dans l'ordre ordinaire, ſont très-difficiles pour les jeunes gens, & qui, dans celui-ci, deviendroient très aiſées.

Mais, pour ſuivre cette méthode, il faut comme on l'a vu charger de la pathologie le profeſſeur en phyſiologie, qui, après chaque chapitre de phyſiologie, traiteroit, des maladies qui attaquent cette partie. Je ſuis perſuadé que cette méthode auroit les plus grands avantages dans la pratique, parce que le médecin en voyant une maladie, ſeroit bien plus habitué à ſe rendre compte de ſes cauſes, qu'il ne l'eſt, quand ayant appris la phyſiologie d'un côté, & la pathologie de l'autre, il a à peine apperçu le nexe qu'il y a entre l'une & l'autre. J'ai ſi peu de doute ſur les avantages de ce plan, que je crois que s'il y en a un dont on ne dut pas permettre de ſe départir, c'eſt celui-ci; à moins qu'il n'y eut des obſtacles inſurmontables chez le profeſſeur en phyſiologie, puis qu'enfin l'enſeignement ne peut point ſe forcer; mais il me paroît ſi naturel, ſi ſimple, il facilite ſi fort l'enſeignement, & eſt ſi propre à inculquer mieux les matieres, que je doute qu'aucun

profeſſeur s'y refuſe ; & M. GREGORY a fort bien remarqué que ſouvent il eſt très-difficile, quelquefois impoſſible, de ſéparer ces deux parties. Si alors le même profeſſeur réuniſſoit l'anatomie, ſa tâche ſeroit très-forte ſans doute, mais cependant elle n'excéderoit ſûrement pas celle du profeſſeur de pratique.

L'hygiene ne s'enſeigne point aſſez dans les univerſités, on n'en ſent même pas aſſez l'importance. C'eſt en Angleterre que l'on a écrit les meilleurs compends ſur cette matiere, mais les meilleurs ſont encore fort éloignés d'être complets ; il faut ſuivre l'homme dans l'un & l'autre ſexe, dans tous les âges, dans tous les états, dans tous les climats ; il y a un régime qui eſt le plus parfait dans ces différentes circonſtances, & dont il n'eſt pas douteux que l'obſervance exacte contribueroit infiniment à donner une ſanté plus forte, à prévenir les maladies, à prolonger la vie ; & c'eſt un objet aſſez eſſentiel pour mériter plus de ſoin ; il reſteroit ici bien des

obſervations & des expériences à faire; & ſi le profeſſeur déterminoit à cela ceux de ſes étudians qui y ſeroient les plus propres, il en réſulteroit des découvertes véritablement utiles; c'eſt un champ preſqu'entierement neuf. De toutes les branches de la médecine, l'hygiene eſt celle dont les anciens s'étoient occupés avec le plus de ſoin & de ſuccès, & celle à laquelle les modernes ont le moins ajouté; aujourd'hui encore l'ouvrage de GALIEN *de ſanitate tuenda*, & ſes autres ouvrages relatifs à cette partie, ſont des meilleurs que je connoiſſe, & il ſeroit à ſouhaiter qu'on les imprimât ſéparément, afin qu'ils fuſſent plus lus.

Un article que le profeſſeur d'hygiene ne doit pas omettre, & que l'excellent ouvrage de M. FALCONNER rend bien aiſé, c'eſt l'influence des climats ſur les facultés & leurs développemens, ſur les mœurs, ſur les uſages. Les obſervations ſur cette matiere ſont ſans contredit du reſſort de la médecine plus que d'aucune autre ſcience;

ainſi, les médecins doivent en puiſer les principes dans les leçons, pendant leur ſéjour à l'univerſité.

La médecine civile n'eſt que l'application des régles de l'hygiene aux circonſtances de pluſieurs particuliers réunis ; c'eſt l'hygiene du public ; elle s'occupe de procurer tous les moyens de conſerver ſa ſanté, & ſur-tout d'éloigner toutes les cauſes qui pourroient la détruire ; elle doit renfermer le traité *de cœlo*, *aquis & locis*, déja ſi bien fait par HIPPOCRATES, & traiter auſſi des établiſſemens de médecins, de chirurgiens, d'apothicaires, de ſages-femmes, de gardes-malades, d'hôpitaux ; on doit encore traiter dans cette partie de l'hygiene des états qui ont un mode d'exiſtence particulier, le militaire de terre & la marine : mais, comme cette derniere partie n'eſt proprement néceſſaire qu'à un petit nombre de médecins, il ne faut point entrer dans les mêmes détails que ſur les parties dont la connoiſſance eſt utile à tous. Ceux qui ſe voueront aux flottes & aux armées ſauront bien faire

l'application de ces principes généraux aux circonſtances particulieres de ces deux états.

On voit que cette partie n'eſt proprement point une ſcience à part, puiſqu'elle n'eſt preſque que l'application des principes de l'hygiene; mais cependant il faut que les médecins étudient cette application, qu'on leur en faſſe un objet de devoir, afin que chacun y donne ſon attention dans les lieux qu'il habite, & tourne celle des magiſtrats ſur ces mêmes objets preſque par-tout trop négligés. On n'en ſeroit pas à voir encore dans tant d'endroits les cimetieres dans les villes, ſi par-tout les voix des médecins réunies, s'étoient élevées contre cet abus que quelques voix perdues qui crioient dans le déſert, ne pouvoient pas déraciner, quoiqu'il ait été blamé dans tous les tems, reprouvé par M. BOERHAAVE, & ſur lequel M. COSCHWITZ, profeſſeur à Halle, avoit déja dit, il y a cinquante-ſix ans, preſque tout ce que l'on en a dit de mieux depuis quatorze ou quinze ans.

C'eſt le profeſſeur de médecine civile qui

doit donner les principes néceſſaires ſur le rapport entre le nombre des morts & celui des habitans dans les différens endroits, puiſque les obſervations ſur cet objet ſont un des moyens les plus ſûrs de découvrir ce qui contribue à la plus ou moins longue vie, & ſur la probabilité de la vie pour les différens âges, &c. Un autre article très-important auſſi, & de ſon reſſort, ce ſont des inſtructions ſur le caractere, & les devoirs, tant moraux que phyſiques du médecin. On a quelques ouvrages ſur cet objet, mais je ne ſache pas qu'il ait été nulle part un objet d'enſeignement, excepté à Edimbourg. M. GREGORY le pere, dont le caractere & l'amabilité alloient de pair avec la ſupériorité de ſes talens & l'étendue de ſes connoiſſances, en fit la matiere de ſix leçons qui furent ſi goutées qu'un de ſes éleves les fit d'abord imprimer telles qu'il les avoit recueillies; mais cette édition ſe trouva ſi tronquée, ſi fautive, ſi erronée, que M. GREGORY ſe détermina à les publier telles

qu'elles étoient (*c*); & c'eſt un excellent ouvrage : il y a auſſi de bonnes choſes dans un autre petit ouvrage qui parut en même tems (*d*).

La médecine légale eſt une autre partie bien eſſentielle, quoiqu'elle n'exiſte preſque que depuis deux cent ans. Ce fut proprement la conſtitution Caroline qui lui donna naiſſance ; mais cependant c'eſt FORTUNATUS FIDELIS, médecin Sicilien, & ZACCHIAS, médecin Romain, qui les premiers, en ont parfaitement bien traité, ainſi que de la médecine civile, dont perſonne avant eux n'avoit traité *ex profeſſo*. Depuis eux, la médecine criminelle n'a été cultivée avec ſoin qu'en Allemagne, & ne s'enſeigne ni en Angleterre, ni en France, ni en Italie. Mais cette négligence ne doit point être imitée dans une univerſité à laquelle on voudroit donner la plus

(*c*) *Lectures on the duties and qualifications, of a Phyſician*, Lond. 1772.

(*d*) *Obſervations on the character and conduct of a Phyſician*, &c. Lond. 1772.

grande utilité poſſible, & l'on a de ſi bons ſecours ſur cette partie, dont il faudroit éloigner quelques diſcuſſions puériles, & d'autres qui ne ſont qu'indécentes, que de très-bonnes leçons ne pourroient être difficiles pour aucun des profeſſeurs, quoique celui d'anatomie, comme je l'ai déja dit, ſoit celui avec la chaire duquel elle paroît devoir s'allier ; elle iroit auſſi très-bien avec les inſtituts de chirurgie.

Quant à la thérapeutique & à la matiere médicale, leur nexe, je le répéte, eſt ſi étroit qu'on ne peut pas les ſéparer, ſans nuire à l'enſeignement ; & ſi l'on veut rendre ces deux traités véritablement utiles, je crois qu'il n'y a qu'une bonne méthode, c'eſt de n'en faire qu'un ſeul cours, & qu'après avoir traité d'une claſſe de remedes, de ſes indications, de ſes effets, on traite des différens remedes particuliers qui appartiennent à cette claſſe. Ainſi, après avoir expoſé tout ce qui regarde la doctrine des émétiques en général, on traitera de tous les émétiques en particulier, en

évitant ici de traiter du manuel des préparations, qui a été décrit par le profeſſeur en chymie; il en ſera de même pour les purgatifs, les diurétiques, &c. Par cette réunion, on rend cette doctrine beaucoup plus claire, beaucoup plus méthodique, par-là même beaucoup plus facile, & en évitant les répétitions de doctrine thérapeutique dont il eſt impoſſible de ſe paſſer, ſi l'on traite la matiere médicale ſeule, on gagne un tems précieux. Il eſt néceſſaire que le profeſſeur faſſe connoître combien cette partie eſt ſupérieure de nos jours à ce qu'elle étoit chez les anciens; il doit auſſi inſiſter ſur la néceſſité de ſe borner dans le nombre des remedes de chaque claſſe, & de ſe fixer à n'employer que ceux qui ont véritablement une action décidée & utile; & après avoir déterminé ceux que l'on doit conſerver, il doit faire connoître quelles ſont les circonſtances dans leſquelles on doit préférer l'un à l'autre.

La méthode de ſubordonner la matiere médicale à l'ordre d'un jardin botanique, eſt vicieuſe; elle ne ſeroit tolérable que dans le

cas où l'ordre ſeroit celui des familles, puiſqu'en général toutes les plantes d'une famille ont des vertus aſſez analogues; mais dans l'ordre que l'on ſuit actuellement, on trouve dans la même claſſe, des plantes qui ont des vertus très-différentes; & avec un livre de matiere médicale, rangé ſur ce plan, en main, un médecin qui n'eſt pas botaniſte, ne ſait où aller chercher l'hiſtoire de la plante qu'il voudroit connoître; c'eſt la réunion des chaires de botanique & de matiere médicale, qui a introduit cette méthode; M. BOERHAAVE lui-même la ſuivoit, mais elle n'en a pas moins des inconvéniens réels; & ſi M. MURRAY à qui l'on doit un excellent ouvrage ſur la matiere médicale des plantes, avoit ſuivi l'ordre thérapeutique, au lieu de l'ordre botanique, ſon ouvrage en ſeroit & plus commode & ſûrement plus utile pour les jeunes gens.

On n'avoit eu juſques à préſent aucun bon ouvrage complet ſur la thérapeutique qui eſt cependant une partie très-importante;

mais celui de M. GREGORY ne laiſſe plus rien à déſirer, & ſera un excellent guide pour le profeſſeur, & un excellent manuel pour les éleves. Il eſt très-important que ce cours ſoit fait avec beaucoup de ſoin, & qu'en matiere médicale, le profeſſeur ſoit un critique ſévere & un juge éclairé, qui ſache bien diſtinguer les vertus démontrées vraies par l'expérience, des vertus ſuppoſées, & qui rejette abſolument tout ce qui eſt chimérique. Les ouvrages de M. ALSTON & de M. CULLEN méritent les plus grands éloges. Quoique le profeſſeur de pratique doive faire connoître les remedes les mieux indiqués dans le traitement de chaque maladie, & les employer dans l'hôpital, ſi les étudians ne ſont pas familiariſés avec les principes de thérapeutique, & n'ont pas une excellente matiere médicale dans la tête, ils reſteront toujours flottans & embarraſſés; leur pratique s'en reſſentira toute leur vie, & leurs malades en ſeront les victimes.

Les inſtituts & les opérations de chirurgie doivent, comme je l'ai dit de l'anato-

mie, s'enſeigner en langue vulgaire, s'il n'y a pas un enſeignement particulier pour les chirurgiens. Les inſtituts ſont de la plus grande importance, & on ne peut pas les faire avec trop de ſoin; le traitement des tumeurs, des contuſions, des playes, des ulceres, des fractures, des luxations, eſt de tous les jours, de toutes les heures; & les erreurs, ſi fréquentes à tous ces égards, font toutes les années des multitudes de miſérables, par l'ignorance de ceux qui ſont appellés à les traiter. Il eſt donc de la plus grande néceſſité de donner l'inſtruction la plus ſoignée à tous ces égards, & l'on y eſt d'autant plus encouragé qu'elle eſt facile, & que l'on peut réduire toute cette doctrine à des principes aiſés & ſûrs; ainſi, on eſt ſoutenu dans cet enſeignement par une grande eſpérance de ſuccès. Le traité des bandages, celui des hernies & des fauſſes hernies, le traitement interne des bleſſés qui ſe réduit à quelques préceptes aiſés, & la matiere médicale de la chirurgie qui ſe

réduit auſſi à un petit nombre d'articles, doivent être du reſſort du profeſſeur d'inſtituts; mais ces deux derniers articles, le traitement interne des bleſſés & la matiere médicale de la chirurgie ne doivent s'enſeigner que quand on enſeigne auſſi pour les chirurgiens, puiſque les médecins s'en ſont occupés dans d'autres cours.

Le cours des opérations doit non ſeulement démontrer toutes les opérations poſſibles, mais faire connoître toutes les variétés dans la façon de les exécuter; rejetter celles de ces variétés qui ſont toujours mauvaiſes, indiquer dans quels cas, l'une de celles que l'on conſerve, doit être préférée à l'autre, reformer celles qui ſont ſuſceptibles de réformes, faire connoître les meilleurs inſtrumens, indiquer les moyens de les perfectionner. Il faut ici un démonſtrateur, mais ſur le même pied que pour l'anatomie, & ce doit être un très-bon chirurgien; il faut cependant abſolument que le profeſſeur ſache opérer lui-même; il eſt auſſi très-néceſ-

faire qu'il exerce quelques étudians à faire de tems en tems des opérations, & cet emploi pourroit être une diſtinction, mais cette diſtinction, comme toutes celles que tous les profeſſeurs peuvent & doivent donner, & qui ſont ſi efficaces pour exciter l'émulation, doit être une récompenſe de leur aſſiduité & de leur application, mais non point une ſuite de ce qu'ils ſont ſes compatriotes, ſes concitoyens, ſes amis, ſes parens, ſes filleuls, ou de ce qu'ils ſont recommandés par un homme en place ou en crédit, un magiſtrat, une femme, un collegue. Ce ne ſont que les diſtinctions données au mérite perſonnel qui excitent l'émulation ; celles qui ſont accordées au crédit, la tuent ; les unes font fructifier l'inſtruction, développent les talens, en donnent preſque à ceux qui n'en ont pas ; les autres les étouffent, & ôter, dès les écoles, aux jeunes gens l'idée que pour obtenir, il faut mériter, leur apprendre que pour réuſſir, il faut plutôt de l'intrigue que de la capacité, c'eſt détruire le principe

des ſuccès, décourager tous les bons ſujets, rendre tous les établiſſemens d'inſtruction inutiles, & travailler véritablement contre le bien public.

Si la faveur a la moindre part à la régie d'un établiſſement d'inſtruction quelconque; ſi ce n'eſt pas le ſeul bien de la choſe, & l'équité la plus exacte qui le dirigent; ſi le deſpotiſme y exerce le moins du monde ſa tyrannie toujours deſtructive de tout bien; ſi d'autres titres que le mérite, la capacité, diſpoſent des places, appellent les récompenſes, l'inſtitution la plus ſolidement fondée, en apparence, devient bientôt inutile, & court rapidement à ſa perte.

Le cours des accouchemens, qui eſt la partie de la chirurgie ſur laquelle on a le plus de bons ſecours, doit ſuivre celui des autres opérations, & être fait avec le même ſoin; & s'il eſt auſſi deſtiné aux éleves en chirurgie, il faut néceſſairement, ſans entrer cependant dans tous les détails du cours de médecine-pratique, que le profeſſeur expoſe le régime & la conduite médicinale

médicinale des accouchées & des nouveaux-nés les premiers jours de leur vie. La réunion de toutes ces parties, (les inſtitutions, les opérations & les accouchements,) eſt difficile, mais leur démembrement ſeroit fâcheux, & je crois qu'il faut l'éviter autant qu'il eſt poſſible. L'enſeignement doit être la vocation des profeſſeurs; & ce peut être quelquefois une vocation aſſez pénible; c'eſt aux Gouvernemens à faire qu'elle leur ſoit cependant agréable & avantageuſe; c'eſt l'unique moyen de les déterminer à la remplir avec ce zele qui ſeul fait fructifier l'inſtruction, & quelque chargée que paroiſſe cette chaire, je penſerois ſi peu à ſéparer les opérations des inſtituts, que je croirois au contraire devoir ajouter une clinique de quelques lits, en hommes ſeulement, pour le profeſſeur de chirurgie; ce qui ſeroit ſûrement très-utile, parce que ſi le profeſſeur de pratique admet des cas de chirurgie de toute eſpece, ou il faudra beaucoup multiplier le nombre de ſes malades, ce qui,

comme on le verra, n'eſt pas trop poſſible, où il n'auroit pas de quoi recevoir une aſſez grande variété de cas médicinaux; & cependant ſans l'un ou l'autre de ces moyens, les étudians quitteront l'univerſité, ſans avoir vû le traitement raiſonné & éclairé d'aucun cas de chirurgie. Je croirois donc cette clinique très-utile; & le profeſſeur de pratique ne ſeroit alors néceſſité de recevoir de maladies de cette eſpece, que celles qui dépendent d'un vice interne, telles que la cachexie, le ſcorbut, la vérole, les écrouelles, les cancers, quelques maladies des os. Si cependant le profeſſeur de chirurgie ſe trouvoit trop chargé par l'addition d'une clinique, on pourroit alors lui ôter les accouchemens, & en charger un autre profeſſeur particulier qui, outre le cours ordinaire, ſeroit obligé d'en faire un hors de l'univerſité pour les ſages-femmes, qu'il ſeroit indécent de faire venir aux écoles publiques avec des centaines de jeunes gens, & auxquelles il eſt cependant ſi néceſſaire de donner des inſtructions,

qu'il eſt bien étonnant qu'elles ne ſoyent pas encore plus généralement répandues.

On a d'excellens compends à ſuivre pour les opérations & pour les accouchemens; je ne connois point d'ouvrage auſſi bien fait ſur les inſtitutions, quoique l'on ait d'excellens morceaux épars: la partie des playes eſt traitée ſupérieurement dans l'ouvrage de M. VAN-SWIETEN; celle des ulceres l'a été fort bien par M. BELL; & quant aux auteurs ſyſtèmatiques qui ont traité *ex profeſſo* des inſtitutions, je conſeille aux profeſſeurs en cette partie de ne point négliger les auteurs du ſeizieme ſiecle, parmi leſquels il y en a de très-bons. Je ne parle point d'un enſeignement particulier pour les maladies des yeux, qui peuvent ſe réduire à un beaucoup moindre nombre qu'on ne le croit ordinairement; le compte de 243 publié par TAILOR, eſt un compte de charlatan. Quelques-unes appartiennent à la pratique proprement dite, j'en traitai avec beaucoup d'étendue dans le cours de pratique; & le

profeſſeur d'opérations décrit celles qui ſont néceſſaires à leur traitement ; les principales, les plus difficiles & celles qui exigent une grande habitude de les faire, ſont celles de la cataracte, de la fiſtule & de la ſcarification ; toutes les autres ne ſont que des opérations ordinaires qui peuvent être faites par tous les chirurgiens un peu adroits. Si l'on examinoit la queſtion, a-t-on bien fait de faire des maladies des yeux une branche à part, il eſt poſſible que le réſultat de cette diſcuſſion fût que, loin d'avoir eu raiſon, on a eu tort. Il eſt auſſi très-néceſſaire de donner les principes de l'art du dentiſte.

L'hiſtoire de la médecine ne s'enſeigne, ſi je ne me trompe, qu'en Allemagne, & il eſt difficile de comprendre comment on a pu ſi fort abandonner cette partie. Indépendamment de l'utilité réelle dont elle eſt, il me paroit honteux pour un ſavant, d'ignorer l'hiſtoire de la ſcience à laquelle il s'eſt voué : celle de la médecine eſt extrêmement intéreſſante par elle-même. Ainſi, l'établiſſe-

ment d'une chaire pour cela, ne doit pas être douteux. Il faut bien ſe garder d'entrer dans les détails de M. LE CLERC dans ſon magnifique ouvrage ſur cette partie; mais il faut ſe borner à donner l'hiſtoire des premiers pas de cette ſcience, à indiquer ſes accroiſſemens de période en période, à faire connoître les découvertes eſſentielles, à fixer les époques exactes, les principaux événemens de la vie, les principaux traits du caractere, & les meilleurs ouvrages de ceux qui ſe ſont fait une réputation dans toutes les parties de la médecine ou de la chirurgie. Rien n'eſt ſi propre à inſpirer le deſir de ſe diſtinguer & à donner une vraie émulation, que les vies des hommes qui ont acquis une ſi grande célébrité; rien n'eſt ſi propre à faire ſentir le prix de la conduite morale réunie à l'habileté, que les marques publiques d'eſtime & de conſidération dont on a honoré les médecins dont le caractere marchoit de pair avec les talens. On doit auſſi indiquer les fondations des univerſi-

tés ; mais on doit entierement omettre l'hiſtoire de tous ceux dont les noms ſont oubliés, de tous les ouvrages qu'on ne lit plus, de toutes les controverſes qui n'ont ſervi à rien. Je renferme dans le même cours l'hiſtoire de l'anatomie, de la médecine, de la chirurgie, & je ſuis perſuadé que cinquante, ou tout au plus ſoixante leçons peuvent très-bien y ſuffire ; je crois même que l'on devroit regler que le cours ſe finiroit dans ſoixante, & ſeroit complet, puiſque ſans une regle à cet égard, on pourroit le prolonger à l'infini, & dans pluſieurs années, n'en faire qu'une très-petite partie, ce qui deviendroit également faſtidieux & inutile. Mais il faut faire marcher à part celle de la botanique, qui n'eſt point auſſi liée avec les autres ſciences, qu'elles le ſont enſemble ; & comme elle ſeroit peut-être mieux faite, ſi elle l'étoit par un botaniſte, ſi le profeſſeur d'hiſtoire ne l'eſt point, on pourroit la laiſſer à celui de botanique qui en feroit le ſujet de ſix ou ſept leçons, en ouvrant

ſon cours. A Vienne, l'hiſtoire de la médecine ne fait pas un enſeignement à part; chaque profeſſeur doit commencer ſes leçons par l'hiſtoire littéraire de la partie qu'il enſeigne; mais cette méthode doit néceſſairement occaſionner des répétitions très-nombreuſes & des omiſſions très-eſſentielles. Ainſi, je crois qu'il vaut beaucoup mieux en faire un cours ſéparé que de la morceler; & il eſt bien plus agréable pour les jeunes gens de l'avoir en corps de doctrine que par fragmens, en guiſe de préface, à tous leurs traités.

Un objet eſſentiel du profeſſeur d'hiſtoire de la médecine, c'eſt de comparer l'état de cette ſcience dans ſes principales époques, de montrer la gradation de ſes progrès, & de faire voir la différence immenſe qu'il y a entre ce qu'eſt l'art de guérir actuellement, & ce qu'il étoit du tems d'HIPPOCRATES; il y a peut-être autant de différence entre la phyſiologie actuelle & celle d'HIPPOCRATES, qu'entre la phyſique la plus moderne & celle d'ARISTOTE; & la

différence dans la pratique eſt plus grande encore ; elle avoit fait des progrès conſidérables entre SYDENHAM & BOERHAAVE, elle en a fait de très-ſenſibles depuis ce dernier. Mais c'eſt, ſans doute, les ſeuls médecins inſtruits qui peuvent les apprécier, & il faut bien ſe garder de juger de ſes progrès par les ſuccès ſeuls, comme on juge d'autres ſciences phyſiques par les réſultats des expériences ; il n'y a point de fin à faire de nouvelles expériences, & à découvrir de nouvelles vérités ; mais, quand il s'agit d'agir, on eſt néceſſairement borné ; on ne guérira jamais toutes les maladies ; il faudroit pour cela avoir, dans pluſieurs cas, le pouvoir d'annihiler & de récréer : dire que l'on ne guérit pas mieux que du tems d'HIPPOCRATES, eſt une erreur qu'on eſt ſurpris de voir échapper à des hommes dont la ſupériorité du génie & l'étendue des connoiſſances auroient dû les préſerver ; & juger de la médecine par les ſuccès des neuf dixiemes des médecins, c'eſt encore la juger iniquement. Si ſon

étude eſt la plus belle que l'on puiſſe faire, elle eſt auſſi une des plus difficiles ; & comme ſon exercice eſt une vocation lucrative, elle éprouve ce qui arrive dans les autres états, on l'exerce avant que de l'avoir appriſe, & on l'exerce mal ; d'ailleurs, dans trop d'endroits encore, on l'enſeigne mal, dans très-peu, auſſi bien qu'il ſeroit à ſouhaiter. Enfin, il y a une conſidération bien eſſentielle à faire, quand on veut la juger, c'eſt que l'on ne peut point juger de la certitude de ſes principes par la réuſſite, parce que le plus ſouvent elle eſt troublée par des circonſtances étrangeres. Quand un phyſicien, d'après les principes connus, a imaginé une expérience nouvelle, il peut prédire, à coup ſûr, l'effet, parce que tout s'arrange préciſément à ſa volonté. Mais le médecin, en ordonnant un remede d'après l'état bien démontré du malade, & la vertu également certaine du remede (*e*), a à

(*e*) Vouloir douter qu'il y ait des vertus bien démontrées dans un grand nombre de remedes, c'eſt vouloir douter de toutes les obſervations

craindre une quantité d'événemens qu'il ne tient point dans ſa main; le remede eſt peut-être mal préparé, il n'eſt pris qu'en partie, il eſt adminiſtré irrégulierement; le malade ſuit un mauvais régime; au moment où des remedes anti-ſpaſmodiques ont fait ceſſer des convulſions, une émotion qu'on cache au médecin les rappelle; quand il combat la jauniſſe par les remedes les plus efficaces, un chagrin que tout le monde ignore l'augmente : quand il a abattu une fievre inflammatoire par la ſaignée & le nitre, la garde-malade effrayée de la foibleſſe ſalutaire dans laquelle le malade

phyſiques ; & quand le tartre émétique a fait vomir, le jalap purgé, le mercure fait ſaliver, le nitre fait uriner, le kermès fait ſuer, le fer ou le kina fortifié, l'opium aſſoupi cent fois de ſuite, dans des cas où on les avoit employé pour en obtenir ces effets; croire qu'on ne peut point aſſurer ces vertus, puiſque ces effets peuvent avoir été produits accidentellement dans le tems de l'expérience, c'eſt dire que les faits prouvent peu, & qu'il n'y a de démontré que les vérités mathématiques.

tombe, rallume la fievre par du vin d'Eſpagne. Si le vrai génie conſiſte à ſaiſir les rapports des choſes, l'homme qui en eſt doué, ſur-tout s'il eſt phyſicien, doit-il juger la médecine d'après PETRARQUE, ou d'après tous ceux qui, depuis le milieu du quatorzieme ſiecle, juſques à la fin de l'année derniere, ſe ſont fait les colporteurs de ſes ſarcaſmes?

Il y a une partie eſſentielle dont je n'ai point parlé, & qui doit cependant être enſeignée, c'eſt le prognoſtic en général: cette partie eſt aſſurément très-importante, mais il me paroît qu'elle appartient proprement à la pratique; ou je dirai plus en détail, ce que je crois qu'il y a à faire à cet égard. C'eſt cette derniere partie, celle à laquelle toutes les autres ſervent d'introduction, dont je dois parler actuellement, & j'en parlerai avec plus d'étendue que de toutes les autres: elle eſt proprement ma partie, c'eſt celle dont je me ſuis occupé toute ma vie; & lors que je fus appellé à une chaire de pratique & à

la direction d'un hôpital clinique, je réfléchis avec la plus grande attention à la meilleure méthode de remplir ces deux postes; & l'événement m'ayant prouvé, j'ose le dire, que ma méthode avoit eu quelques succès, je ne craindrai pas d'exposer ici le plan que je m'étois fait, & pour les leçons & pour l'hôpital. Je développai celui-ci dans ma leçon inaugurale en Novembre 1781, & j'eus le plaisir de le voir approuvé par mes collegues, & par plusieurs médecins très-éclairés de Milan & de Pavie, qui s'y trouvoient; mais il n'a jamais été rempli aussi complettement que je l'aurois désiré; la premiere année, parce que les cliniques étoient si petites & d'une construction si vicieuse, que je n'y arrêtois les étudians que le tems nécessaire pour examiner attentivement les malades, juger de leur état & prescrire ce qui leur étoit nécessaire; la seconde année, parce que, quoique les cliniques eussent été transportées dans des chambres plus spacieuses & assez aërées, leur contiguïté avec la grande salle, y occa-

ſionnoit un bruit trop incommode pour que l'inſtruction pût être telle que je l'aurois déſiré, & qu'elle le ſeroit devenue dans les nouvelles cliniques où tout auroit concouru à la favoriſer. Mais je reparlerai de ce plan enſuite, je paſſe actuellement à celui des leçons.

Avant que de commencer la tractation des maladies, je crus devoir la faire précéder par une introduction à la pratique clinique, un traité du prognoſtic en général, & un traité du régime dans les maladies aiguës; & comme l'introduction à la pratique clinique de M. BOERHAAVE, que ce grand homme avoit fait pour l'ouverture des leçons dans l'hôpital de Leyde, eſt excellente; je crus ne pouvoir mieux faire que de la lire avec de très-légers changemens, & quand j'aurois enſeigné la pratique pendant longues années, je n'en aurois ſûrement jamais compoſé d'autre. Je fis la même choſe pour le prognoſtic; je lus une très-bonne diſſertation de VATER à laquelle je joignis quelques addi-

tions, avec leſquelles je l'ai fait réimprimer, avant que de quitter Pavie. Si j'y étois reſté, ſans renoncer à cette diſſertation pour texte, j'en aurois un peu changé l'ordre, & je lui aurois donné au moins le double d'étendue pour en faire la matiere de quatre ou cinq leçons. On pourroit auſſi employer à cet uſage le troiſieme livre des obſervations de LOMMIUS.

Le traité *de victu acutorum* remplit deux grandes leçons; & je crois que l'on doit toutes les années commencer par ces trois lectures, puiſque toutes les années il y a une nouvelle volée qui n'a point encore aſſiſté aux leçons, ni à l'hôpital; à moins que pour gagner du tems, on ne fit imprimer ces trois traités ſur leſquels on interrogeroit les nouveaux venus dans une ou deux leçons préliminaires, pour s'aſſurer qu'ils ſe les ſont rendus familiers; parce qu'il n'eſt pas douteux que ceux à qui ils le ſont, profitent bien davantage, & aux leçons & à l'hôpital. La ſeconde année, je ne relus pas l'introduction à la pratique, parce que

j'appris qu'elle ſe trouvoit entre les mains de preſque tous les étudians ; mais en échange, je conſacrai une leçon à rappeller les ſujets, & à préſenter une analyſe bien courte, comme on peut penſer, de toutes les leçons de l'année précédente. Quant à l'ordre des matieres ſur lequel je crois que l'on peut varier beaucoup, ſans que ces différences ayent une grande influence, voici celui que j'ai ſuivi : 1°. J'expoſai d'abord les maladies de la fibre ; 2°. l'inflammation & toutes ſes ſuites ; je traitai des cancers avec plus d'étendue, je crois, & de détails, qu'on ne l'a fait encore ; & en traitant du ſcirrhe, je traitai auſſi des obſtructions en général, parce que, comme on en voit beaucoup dans les cliniques, il me parut important d'en parler dès les commencemens des leçons, afin qu'on en ſaiſit mieux le traitement ; 3°. la fievre en général & toutes les fievres en particulier, que je réduis aux inflammatoires, putrides & intermittentes. Je cherchai ſur-tout à prouver que cette multitude de

fievres que l'on a créé, n'exiſte réellement pas, & qu'un grand nombre, ſous des noms différens, ſont abſolument les mêmes, ce qui porte dans cette matiere une clarté & une ſimplicité, que la longueur & l'obſcurité de la nomenclature avoient fait diſparoître. Après avoir traité de la fievre inflammatoire, je traitai de la coction, des criſes, des métaſtaſes, des rechûtes, de la convaleſcence, de la génération de la mort; 4°. les maux de nerfs; mais je ne traitai que de la mobilité, de l'apoplexie, des maladies ſoporeuſes, de la paralyſie, des ſpaſmes, des convulſions, chapitre dans lequel celles des enfans ſont traitées très-au long, & de la rage: 5°. les maladies des différens viſceres; je commençai celles de la tête par la pléthore & les hémorrhagies en général; les catharres, les maladies des yeux & des oreilles, l'eſquinancie priſe dans ſon ſens le plus étendu, &c. Mais manquant de tems, parce que des circonſtances particulieres m'en avoient pris beaucoup, cette

partie

partie ne fut pas finie : des maladies de la poitrine, je ne traitai que de l'étiſie ; & de toutes celles du bas-ventre, je ne traitai que des douleurs d'eſtomac. La cinquieme partie comprend la cacochymie, les maux vénériens, les écrouelles, les maladies de la peau, celles des os, le rhumatiſme, la goutte : la ſixieme traite des maladies épidémiques en général, de la petite-vérole, de la rougeole & de la fievre écarlatine : enfin, dans la ſeptieme, je renferme les maladies des enfans, des vieillards, celles des différens états, des différens pays, & celles des femmes.

Je ne dictois rien, je l'ai déja dit, je liſois une heure au moins, quelquefois ſoixante & dix minutes : toutes mes leçons étoient une tractation de la matiere dans laquelle je tâchois de réunir tout ce qui pouvoit faire reconnoître la maladie, en diſtinguer les différentes cauſes, en apprécier le danger & en fixer le traitement pour les différentes eſpeces.

Je ſais que les trois quarts des médecins

ont très-peu de livres, qu'un plus grand nombre lit très-peu ; j'aurois voulu qu'il fût poſſible d'enſeigner ſur chaque maladie, tout ce qu'il eſt néceſſaire d'en ſavoir. Je ne ſuivois point pour tous les chapitres cet ordre uniforme de définition, cauſes, ſymptômes, diagnoſtic, prognoſtic, indications, remedes. Si l'on veut traiter pleinement toutes les matieres, on ne peut pas toutes les aſſujettir au même ordre ; mais ſous des ordres différens, & ſouvent ſans diviſions indiquées, tous ces articles ſe retrouvoient ; je donnois toujours une définition auſſi exacte, & une deſcription auſſi complette qu'il m'étoit poſſible, du mal ; je commençois par une deſcription générale ; mais comme aucune des maladies particulieres ne reſſemble à ces deſcriptions générales, je joignois l'hiſtoire des variétés les plus fréquentes, & j'indiquois les ſymptômes extraordinaires & les cas rares ; je décrivois avec le plus grand ſoin les eſpeces qui demandent des variétés de traitement ; j'indiquois les cauſes

prédiſpoſantes & accidentelles ; & après avoir établi la cauſe prochaine, j'en déduiſois le prognoſtic & les indications, & je donnois les moyens que je jugeois les plus propres à les remplir, en indiquant leur régie dans les différens cas.

Un jeune médecin qui n'a lu qu'une deſcription générale de la maladie & l'indication générale des ſecours, eſt bien embarraſſé, lors même qu'il la reconnoît, de la traiter ; il m'a paru qu'il falloit lui préſenter la maladie ſous autant de ſes variétés qu'il eſt poſſible, & le conduire par la main dans l'adminiſtration des ſecours pour les différens cas. Nulle part je n'ai donné mes obſervations & mes opinions ſeules ; partout je me ſuis ſervi des obſervations & des opinions des meilleurs médecins, de ceux qui ont le mieux traité la matiere ; & je les ai toujours indiqué ; mais je ne les ai pas cité ſeulement, quand ils m'ont paru avoir raiſon, quand j'étois du même avis qu'eux ; j'ai cru qu'il étoit de la plus grande importance qu'un profeſſeur indi-

quât aux jeunes gens tout ce qu'il croit erreur, non pas dans les mauvais auteurs, dont les erreurs ſont ſans conſéquence, mais dans les meilleurs, dans ceux dont l'autorité eſt la plus reſpectable; & quels ſont ceux de cet ordre qui n'ont pas leurs erreurs? Ce ſont les ſeules qui ſoient dangereuſes, parce qu'ils jouiſſent d'une grande confiance; ce ſont par là même, les ſeules qu'il ſoit important d'indiquer: ſi on ne les indiquoit pas, il arriveroit, quand les jeunes gens viendroient à les lire, ou qu'ils les adopteroient par préférence à la doctrine de leur maître, ou que ces différences d'opinions leur feroient jetter des ſoupçons d'incertitude ſur les principes de la médecine. J'ai cru devoir prévenir ces dangers; & ces auteurs que je louois tous les jours, je n'ai pas craint d'en dire, *ici ils ſe ſont trompés*, & d'indiquer en quoi, & pourquoi; mais je l'ai toujours fait de façon à ne pas les bleſſer, quand ils auroient été préſens; mon reſpect ſe voyoit mieux dans ma critique que

dans mes éloges. M. DE HAEN qui eſt un de ceux que j'ai le plus loué & le moins critiqué, quoiqu'aſſurément dans plus d'un endroit, il ne fût pas à l'abri de la critique la plus juſte, & que l'on puiſſe même trouver dans ſon ouvrage des cas de traitemens abſolument erronés, & erronés moins par la difficulté des cas, que parce qu'il les obſervoit avec des yeux offuſqués par la lunette d'un ſyſtème; M. DE HAEN, dis-je, a écrit à propos d'un de mes ouvrages. " Je vois bien qu'il ſe „ forme une ligue ſourde contre HIPPO- „ CRATES, SYDENHAM, BOERHAAVE, &c. „ dont on veut affoiblir l'autorité ". J'ignore qui en ſont les fauteurs, ſi tant eſt qu'elle exiſtât ailleurs que dans ſon imagination; je déclare que je la mépriſerois, & que perſonne ne reſpecte plus que moi ces hommes célebres; mais je ſuis fort éloigné de croire qu'ils n'ont jamais erré, & de penſer que l'on ne doit pas oſer relever leurs erreurs. Penſer ainſi, ce ſeroit retomber dans l'idolatrie ſervile & ſi funeſte aux

ſciences, des Ariſtotéliciens; & elle ſeroit encore plus funeſte en médecine qu'en phyſique. HIPPOCRATES digne de tant d'hommages, renferme un grand nombre d'erreurs en tout genre. En louant très-ſouvent, & à très-juſte titre, M. VAN-SWIETEN, j'ai dû faire remarquer ſouvent que ſon reſpect pour la mémoire de ſon maître, lui avoit fait adopter, & répandre par là même, pluſieurs de ſes erreurs de théorie; & j'ai vû un profeſſeur en phyſiologie très-éclairé, & trop éclairé pour ſe ſoumettre à cet ordre, à qui il avoit défendu d'enſeigner quoi que ce ſoit, même dans cette ſcience, qui ne fût pas conforme à la doctrine de M. BOERHAAVE. Ce dernier, SYDENHAM lui-même, ont erré. On a vu plus haut que M. STORK n'a pas ordonné cette ſervilité en publiant les inſtituts, qu'il l'a même défendue; elle étoit chez M. VAN-SWIETEN une erreur du cœur plus que de l'eſprit; on ne veut pas à trouver à reprendre chez les perſonnes qu'on aime, & ſon tendre attachement

pour ſon maître, ne lui permettoit pas de ſoubçonner qu'il pût s'être trompé. Je me ſuis défendu de cette ſoumiſſion abſolue aux ordres du précepteur le plus reſpectable : *le maître l'a dit*, eſt une expreſſion funeſte aux ſciences ; j'ai combattu très-ſouvent les opinions de M. BOISSIER DE SAUVAGES, pour lequel j'étois non-ſeulement rempli de reſpect, mais auquel j'étois attaché comme un fils à ſon pere, parce qu'il en avoit eu les bontés pour moi. Indiquer les erreurs de ces excellens hommes, qui tous étoient remplis de l'amour du bien public, c'eſt entrer dans leurs vues, c'eſt faire ce qu'ils auroient fait eux-mêmes, puiſqu'on voit dans la ſucceſſion de leurs ouvrages, qu'ils corrigent une année, les erreurs de l'année précédente. Ce n'eſt point ſe croire ſupérieur à eux, à Dieu ne plaiſe ! Eh ! qui oſeroit ſe croire égal à BOERHAAVE, ou obſervateur, comme SYDENHAM ? C'eſt profiter des lumieres que la ſucceſſion des années, amene néceſſairement, & qu'ils

n'ont pas pu connoître ; ainſi, loin de m'en faire un ſcrupule, je m'en ſuis fait un devoir.

J'ai joint à chaque chapitre des obſervations particulieres, ou des autres ou des miennes, plus ſouvent des premieres, parce que quand il s'agit de préſenter des obſervations utiles, un médecin, quelque nombreuſe pratique qu'il puiſſe avoir, en trouvera plus ſûrement dans le magaſin général que dans le ſien propre. J'ai toujours préſenté ce que les ouvertures des cadavres peuvent donner de lumieres ſur les cauſes de la maladie : quand il y a eu des queſtions importantes controverſées, je les ai examinées auſſi nettement qu'il m'a été poſſible, & j'ai tâché d'indiquer les raiſons qui pouvoient fonder une déciſion. On comprend que ne voulant donner qu'une pratique éclairée, voulant préſenter une idée nette de la cauſe, des ſymptômes, des indications, de l'effet des remedes ; j'ai dû très-ſouvent rappeller les principes phyſiologiques, pathologiques, thérapeutiques ; & cela eſt inévitable : ce n'eſt

point des excurſions ſur les autres ſciences, c'eſt l'application des matériaux que les autres ſciences ont préparé pour la pratique ; mais en les rappellant, je me ſuis permis auſſi d'avoir mon opinion, & dans toutes les parties, j'ai eu pour maxime *nullius jurare in verbis ;* par-tout auſſi j'ai tâché d'indiquer, comme le déſire M. STORK, ce que l'on doit regarder comme certain, comme probable, comme douteux, comme obſcur ; j'ai cherché à être très-clair & à ne rien omettre de néceſſaire, autant au moins que mes connoiſſances ſur cette matiere me le permettent, & j'ai tâché de ne rien dire d'inutile ; quelquefois ſeulement dans quelques endroits réellement difficiles, ſi je m'appercevois, & un profeſſeur attentif ne peut pas ne pas s'en appercevoir d'abord ; ſi je m'appercevois, dis-je, qu'une partie de l'auditoire ne ſaiſiſſoit pas aiſément, non-ſeulement je me répétois, mais je me paraphraſois, & je faiſois tant d'efforts, que j'oſe croire qu'il n'y a pas eu un ſeul endroit qui ſoit reſté

obſcur, même pour les plus médiocres : mais, quand il y a de vrais imbécilles, & où ne s'en trouve-t-il pas? on ne doit pas perdre le tems précieux des autres en vains efforts, pour leur faire comprendre des matieres qui, quelques ſimplifiées qu'elles ſoient, paſſent leur intelligence. Pour mieux inculquer chaque matiere, je commençois chaque leçon, par conſacrer quelques minutes, comme je l'ai dit, à rappeller les points principaux de la leçon précédente, & quelquefois à inſiſter un peu ſur le plus eſſentiel : outre cela, quand une matiere étoit finie, je la repaſſois en interrogeant; & j'ai eu lieu de croire, ſoit par le plaiſir que cela faiſoit à l'auditoire, ſoit par ce que j'en obſervai moi-même, que ces interrogations ſont extrêmement utiles, & plus utiles même que je ne l'avois d'abord prévu. Prémierement, leur attente force les jeunes gens au travail; en ſecond lieu, leurs réponſes donnent occaſion au profeſſeur de développer bien des idées, d'amener beaucoup de vérités, de faire beaucoup d'obſer-

vations utiles, qui, ſans cela, ne ſeroient jamais venues dans les cours. J'oſe dire que cette méthode eſt ſûre, qu'elle donne de l'inſtruction à tous ceux qui ſont capables d'en recevoir; & comme elle n'eſt point trop ſéche, parce que l'on peut y amener quelques circonſtances hiſtoriques, rélatives ou à la maladie, ou aux remedes, ou aux auteurs qui en ont traité, j'ai vu qu'elle n'a jamais fatigué, quoique mes cahiers ſoyent ordinairement auſſi étendus, que ſi je n'avois eu pour objet qu'un traité complet ſur une maladie particuliere; mais on comprend auſſi par là qu'elle eſt longue, & en comparant la partie de mon cours que j'ai lue avec celle qui ne l'a pas été, je vois qu'il faut compter près de quatre cent leçons de plus d'une heure. Cela pourroit ſe faire en deux ans dans les univerſités où tout le tems s'employe, & où le nombre des leçons eſt conſidérable. Là où le calendrier en indique un nombre moins conſidérable, & où elles reſtent toujours au-deſſous du nombre indi-

qué, il faudroit quelques années; & il en faudroit dix là où l'on n'en fait que quarante. Il me reſte à dire quelque choſe de l'ordre des études.

Quant à l'ordre des études, c'eſt-à-dire quant au tems dans lequel on doit étudier les différentes parties de la médecine, il n'eſt pas douteux que les premieres années, on doit étudier l'anatomie, la chymie & la botanique, qui doit être le dernier cours de toutes les années; les vacances d'été doivent ſe prendre, quand il eſt terminé; mais, comme on n'eſt pas toujours le maître de le finir quand on veut, parce que le commencement dépend des ſaiſons, on peut le continuer encore pendant les examens, quoique tous les autres ſoient finis; & il eſt impoſſible, quoiqu'un cours ne doive point empiéter ſur un autre, que l'on n'acquiere pas déja, en faiſant ces trois premiers, quelques idées de phyſiologie, de chirurgie, de matiere médicale.

Ces trois parties doivent être, avec la pathologie & la thérapeutique, l'objet prin-

cipal des études de la seconde année. Mais comme dans le plan que j'ai proposé, la physiologie & la pathologie ne font qu'un cours, la matiere médicale & la thérapeutique un autre, on voit que dans le fond, ce n'est que trois cours; & ces trois cours ne doivent pas empêcher d'assister encore à ceux d'anatomie, de chymie & de botanique; mais, sans faire une étude particuliere de ces sciences, comme la premiere année; & l'on voit par là même que les cours d'anatomie, de chymie, de botanique, de physiologie & de thérapeutique doivent se faire à des heures différentes; je dirois même celui de botanique, mais comme il est très-possible qu'il ne commence que quand celui d'anatomie est fini, il peut le remplacer, & pour cela, on les placeroit à la premiere heure du matin l'un & l'autre. Il ne peut pas y avoir des heures distinctes pour tous les cours, mais il n'y a point d'inconvénient que l'hôpital, les leçons de pratique, la médecine civile, celle du barreau, l'histoire de la médecine se fassent

aux mêmes heures que l'anatomie, la chymie, la botanique ou la chirurgie. La troiſieme année on étudiera l'hiſtoire de la médecine, l'hygiene & la médecine civile, la médecine du barreau, la pratique, & on ſuivra l'hôpital.

La quatrieme année, c'eſt la pratique & l'hôpital qui doivent occuper uniquement : ce ſont les ſeules leçons que les étudians doivent être aſtreints à ſuivre ; s'ils ſuivent d'autres cours, c'eſt de leur propre mouvement, & dans la vue ou d'acquerir encore dans les parties ſur leſquelles ils ſe ſentent moins forts, ou de ſe perfectionner dans celles auxquelles ils ſont portés par goût. Il eſt très-ordinaire de voir dans les univerſités les meilleurs ſujets ſe livrer de préférence à l'anatomie, ou à la chymie, ou à la botanique, ou à la chirurgie : & l'on obſerve alors évidemment que la paſſion multiplie les heures dans toutes les circonſtances poſſibles ; ils en trouvent toujours pour leur étude favorite, ſans faire tort aux études eſſentielles. A

l'aide de cet ordre, & en ſuppoſant près de deux cent leçons par an, je ſuis perſuadé qu'un jeune homme peut remporter une proviſion de connoiſſances, infiniment plus conſidérable que celles qu'ils ont ordinairement, & ſe trouvera à même, moyennant qu'il veuille aller avec beaucoup de circonſpection & de lenteur dans les commencemens, d'être d'abord utile, & de le devenir infiniment dans la ſuite.

A Vienne, le cours des études de médecine eſt de cinq ans, & l'on donne la premiere année toute entiere à l'anatomie, la botanique, la chymie; la ſeconde, à ces mêmes parties, & à la phyſiologie; la troiſieme, à la phyſiologie, à la pathologie & à la matiere médicale; la quatrieme, à la pathologie, à la matiere médicale & à la pratique; la cinquieme, à la pratique & à repaſſer différens colleges. Cet arrangement eſt ſûrement très-utile; mais cinq ans ſont peut-être un long terme pour bien des jeunes gens; & je ſuis porté à croire que pour les ſujets qui ne perdent pas leur tems, quatre ans

peuvent ſuffire ; pour ceux qui le perdent, dix ſont comme un, & le tems le plus long eſt inutile, pour qui ne ſait pas l'employer : cependant, je ne diſconviens pas qu'il n'y eut de l'avantage à avoir un an de plus ; en ce cas, j'employerois la premiere entierement, comme je l'ai dit ; la ſeconde, dans mon plan, réuniroit à ces mêmes parties, la phyſiologie & la pathologie, avec les inſtitutions de chirurgie ; la répartition des autres parties ſe feroit aiſément dans la troiſieme année ; mais les deux dernieres ſeroient preſqu'entierement pour la pratique. Il y a des univerſités où l'on n'eſt que trois ans, où beaucoup de parties ne s'enſeignent point, & où il n'y a point d'hôpital clinique ; le terme eſt bien court ; cependant on peut en l'employant, & ſur-tout en le bien diſtribuant, en tirer parti ; mais on comprend qu'il eſt impoſſible d'en tirer le même parti, que d'une univerſité où l'on auroit ſuivi le plan beaucoup plus complet que je propoſe, & qui, vraiſemblablement ne ſera jamais,

mais exécuté, quoi qu'assurément l'exécution en soit très-possible : ce n'est ni la *république* de PLATON, ni celle de *Thomas* MORUS, elle n'exige ni beaucoup d'hommes, ni des frais immenses : & les hommes capables, quant aux talens & aux connoissances, se trouveroient sans doute ; mais ce n'est pas tout que d'avoir des hommes capables, il faut avoir des hommes voulans, & les uns sont infiniment plus rares que les autres ; c'est le manque de ces derniers qui fait tout échouer. Les Souverains ont beau dire, je veux que ceux à qui je confie des places s'en occupent, & employent leurs soins à faire réussir les affaires dont ils sont chargés ; les arrêts sont inutiles, les moyens coactifs dangereux, & les Gouvernemens se trompent, quand ils croyent pouvoir forcer les actions ; mais il y a des moyens pour diriger les volontés, & quand on y est parvenu, les succès sont sûrs.

J'ai indiqué les objets sur lesquels on doit donner des leçons, mais les leçons ne servent à l'enseignement qu'autant qu'elles

ſont écoutées, ſaiſies, retenues; & la pente naturelle des jeunes gens aux plaiſirs & à la diſſipation, fait que l'on peut toujours craindre, pour le plus grand nombre, qu'elles ne ſoient négligées, & l'inſtruction perdue, ſi l'on ne trouve pas le moyen de les forcer, en quelque façon, à tirer parti des ſecours qu'on leur offre. C'eſt dans cette vue que l'on interroge, & c'eſt dans cette vue que ſont établis les examens. Avant que de leur donner des actes de capacité qui fondent la confiance du public, les inſtituteurs des univerſités ont voulu que les jeunes gens donnaſſent des preuves de cette capacité, en répondant à toutes les queſtions qu'on doit leur faire ſur toutes les parties ſur leſquelles ils doivent être inſtruits. Malheureuſement on attache dans beaucoup d'endroits ſi peu d'importance aux examens, qu'ils ne ſont qu'une vaine cérémonie à laquelle il faut s'aſtreindre, mais qui ne prouve rien : que les jeunes gens s'en tirent bien ou mal, ils ſeront également déclarés capables; mais comme je

l'ai dit, en médecine c'eſt exactement donner des brevets d'homicide. Auſſi, cet objet me paroît mériter la plus grande attention; & la premiere loi d'une univerſité devroit être une grande ſévérité dans les examens, & dans les examens de médecine ſur-tout. Cette ſcience eſt de tous les états, ſans doute, celui dans lequel l'ignorance eſt la plus dangereuſe : conférer mal à propos le droit de l'exercer, c'eſt ſe rendre reſponſable de tout le mal qu'un ignorant peut faire; & ce n'eſt que par la rigidité des épreuves que l'on peut y parer. La façon dont elles ſe font dans beaucoup d'endroits, eſt très-inſuffiſante; on ne fait d'épreuves qu'à la fin du terme des études, & alors il n'y a, pour ainſi dire, plus de moyens de réparer le tems perdu. Un jeune homme qui ne ſait rien, lit rapidement quelque tems à l'avance les cahiers, s'il y en a; quelques compends, s'il n'y a point de cahiers; ſe fait exercer, par un répétiteur, ſur les principales matieres; il apprend quelques définitions, quelques phraſes, fait

arriver des lettres de recommandation, & ſe préſente aux examens, avec la certitude, il eſt vrai, de les mal faire; pluſieurs ne s'en cachent pas; mais avec la confiance d'être admis comme tant d'autres qui n'ont pas mieux fait que lui, & malheureuſement l'événement juſtifie cette confiance. On le reçoit, dit-on, par pitié, il a perdu ſa jeuneſſe, que feroit-il? & pour qu'il n'ait pas perdu ſa jeuneſſe. on lui dit: va, je te donne le droit de dévaſter ta patrie, & de perdre tes concitoyens: pour d'autres, on a d'autres prétextes. Pour prévenir celui de cette jeuneſſe perdue, pour forcer les jeunes gens au travail dès les premiers momens, il faut, après avoir commencé par n'admettre que ceux chez qui les examens préliminaires dont j'ai parlé plus haut, ont démontré une vraie aptitude; il faut, dis-je, que les examens ſe faſſent toutes les années, & ſe faſſent avec ſévérité ſur les parties que l'on doit avoir étudié cette année; que les profeſſeurs de ces parties l'interrogent au moins

chacun une demi-heure & ſur différens articles, que tous les autres l'interrogent auſſi, puis qu'enfin étant tous médecins, aucune partie ne doit leur être étrangere ; mais moins long-tems.

Si cet examen ne va pas bien, cette année eſt déclarée perdue : ce n'eſt pas une bien grande perte, on peut, ſans être ému de pitié, porter cet arrêt, & obliger le jeune homme à ſuivre de nouveau les mêmes cours, ſans en entendre d'autres ; il ſubira les mêmes examens l'année ſuivante, & s'il les fait mal encore, il eſt exclus de l'univerſité pour toujours, puiſqu'il eſt bien démontré qu'il n'a ou aucun talent, ou aucune application & aucune crainte de la honte, c'eſt-à-dire qu'il ne ſera jamais bon à rien, ou aucun goût pour cette vocation ; & dans ce dernier cas, on lui rend ſervice, en l'en excluant, puiſqu'il eſt encore à tems d'en embraſſer un autre. Si les examens ſont bien allés la premiere année, on les fait paſſer à d'autres études ; à la fin de la ſeconde, on fait d'autres

examens, il eſt à préſumer qu'ils iront bien; mais s'ils alloient mal, on procéderoit comme la premiere année; il en ſeroit de même à la troiſieme; enfin, la quatrieme année, l'examen qui ſeroit l'examen final & déciſif, (je ſuppoſe ici le terme des études de quatre ans,) mais dont le ſuccès ne ſeroit preſque pas douteux, ſi les trois premiers avoient été bons; l'examen, dis je, ſeroit encore plus long, on pourroit même en faire deux. Ici chaque profeſſeur interrogeroit ſur ſa partie, & le profeſſeur de pratique interrogeroit au moins une heure ſur la ſienne. Cette répétition d'un examen ſur toutes les parties, eſt néceſſaire, pour qu'un jeune homme ne les néglige pas; & quand il les a bien étudiées, quand les examens des premieres années ont été bien faits, repaſſer toutes ces parties ſur la fin de ſes études, lui coûte bien peu: s'il s'eſt fait des extraits des leçons, les relire lui ſuffit; d'autant plus que comme je l'ai dit, l'étude de la pratique rappelle néceſ-

fairement toutes les études précédentes.

Les profeſſeurs doivent faire rouler leurs examens principalement ſur les connoiſſances de néceſſité ; il y en a d'une utilité moins preſſante, qui ne doivent être miſes qu'en ſecond ; il y en a qui ne ſont preſque que d'ornemens, qui ne doivent entrer dans les examens que pour les ſujets diſtingués, à qui l'on ménage cette occaſion de briller ; c'eſt une récompenſe de leur ſupériorité qui les flatte, & qui ne peut point affliger les autres ; il y a même des parties ſur leſquelles on doit être moins ſévere que ſur d'autres ; telles ſont la médecine civile, & ſur-tout l'hiſtoire de la médecine. On peut être praticien fort utile, ſans ſavoir ſur quel pied on doit calculer l'étendue d'un cimetiere, & combien de pieds cubes d'air un homme gâte dans une heure, ou ſans avoir diſcuté, ſi *Archiatre* ſignifie médecin du prince, ou prince des médecins. On trouve quelquefois des ſujets très-ſenſés, qui ont beaucoup de juſteſſe, qui peuvent devenir

d'excellens obſervateurs, & par là même de fort bons médecins, mais qui n'ayant ni une curioſité fort active, ni une extrême facilité, ni beaucoup de mémoire, ſe bornent à l'utile généralement utile; & il y a des parties qui n'ont qu'une utilité, ou de lieu ou de circonſtances rares : il faudroit bien ſe garder de les rebuter; ce ſont des hommes précieux.

On ſe récriera peut-être ſur la longueur de ces examens. Quand les faire? Combien ne dureront-ils pas? Je crois qu'ils doivent tous ſe faire avant les vacances d'été; on leur conſacreroit une quinzaine de jours, ſoir & matin, après la ceſſation des leçons; on commenceroit par ceux de premiere, ſeconde, troiſieme année : les étudians qui doivent prendre le grade, ſe trouveroient les derniers, & auroient, pendant les autres examens, un tems qui leur ſerviroit à repaſſer beaucoup de choſes. Ce ſeroit une corvée ſans doute pour les profeſſeurs; mais je ne connois point de vocation qui n'ait ſes corvées, & dont on

puiſſe remplir tous les devoirs, ſans en éprouver quelques-unes. Par la même raiſon, par laquelle j'ai dit au commencement que l'on ne devroit pas être admis à faire ſes études dans ſa ville natale, je ne veux pas que l'obtention des grades ſoit gratuite, mais je voudrois que les frais en fuſſent appliqués ou à quelque maiſon de charité, ou aux frais même de l'univerſité, mais qu'il n'en revint abſolument rien aux profeſſeurs, puiſqu'il n'eſt pas naturel qu'il leur en coute, pour remplir leurs devoirs avec la plus grande intégrité, & qu'après avoir enſeigné avec le plus grand ſoin, ils ſoient privés d'une partie de leurs appointemens, s'il ſe trouve beaucoup de jeunes gens qui en ayent aſſez peu profité pour être éconduits : on les exclut pour le bien public, c'eſt aux bourſes publiques à en faire les frais. Mr. SMITH, c'eſt-à-dire l'homme qui a jamais le mieux connu la marche de l'eſprit & du cœur humain, a établi ſur des raiſons & par des faits, que penſionner les

professeurs, & rendre par là même leur fortune indépendante de leurs talens & de leur application, avoit été funeste à l'instruction, (*f*) & je sens combien souvent cela est vrai; mais je n'ai point eu pour but d'examiner, s'il convient de conserver les instructions publiques, mais seulement de rechercher sur quel plan une instruction publique de médecine doit être dirigée, pour faire le plus de bien possible, & je crois qu'elle peut être amenée à en faire beaucoup; mais il ne faut point qu'elle soit contrequarrée par la régie de sa police, ce qui est très-aisé, comme l'a encore très-bien observé le même M. SMITH. „ Si l'autorité, dit-il, réside dans l'uni-„ versité même, l'indulgence des mem-„ bres les uns pour les autres peut tout „ perdre, & il cite l'exemple de l'univer-„ sité d'Oxfort, où *la plupart des profes-„ seurs ont abandonné absolument depuis*

(*f*) *Recherches sur la nature & les causes de la richesse des nations*, *Liv. V. Ch. I. Art.* 2. T. V. p. 258.

„ *pluſieurs années, juſques à l'apparence*
„ *d'enſeigner.* Si l'univerſité eſt ſous une
„ juriſdiction étrangere, il eſt à craindre
„ qu'une pareille juriſdiction ne ſoit exer-
„ cée par l'ignorance & le caprice. De ſa
„ nature, elle eſt arbitraire & à diſcrétion,
„ & les perſonnes qui en ſont revêtues,
„ n'aſſiſtant jamais aux leçons, & n'en-
„ tendant peut-être rien aux matieres qui
„ en ſont le ſujet, il eſt rare qu'elles in-
„ terpoſent leur autorité avec jugement.
„ Souvent même l'ivreſſe de la ſupériorité
„ leur inſpire tant de morgue & d'inſo-
„ lence, qu'elles ne s'embarraſſent nulle-
„ ment de quelle maniere elles la feront
„ ſentir, pourvu qu'on la ſente, & qu'el-
„ les ne ſe feront aucun ſcrupule de cen-
„ ſurer ou de dépoſer à tort & à travers.
„ Cette juriſdiction humiliante dégrade
„ néceſſairement celui qui s'y trouve aſſu-
„ jetti, & au lieu d'une perſonne des plus
„ reſpectables de la ſociété qu'il devroit
„ être, elle l'en rend une des plus viles.

Pour rendre les examens plus utiles,

c'eſt en public que l'on doit les faire, comme ils ſe font preſque par-tout : les faire en particulier, eſt aſſurément un mal vû ; & non-ſeulement ſi l'on veut les rendre véritablement utiles, il faut les faire en public, mais il faut y joindre un jugement public, moyen le plus propre à animer l'émulation qui eſt le reſſort le plus puiſſant de tous les ſuccès. J'en ai vû des effets ſi marqués à Geneve, qui eſt peut-être l'endroit du monde où les études ſe faiſoient avec le plus de ſuccès, que je ne puis avoir aucun doute ſur ſes heureuſes influences ; qu'il me ſoit permis d'en parler avec quelques détails. Après l'examen, le candidat & tous les auditeurs ſortoient ; l'académie délibéroit & ſur l'examen, & ſur ce que les profeſſeurs dont le jeune homme avoit dû fréquenter les leçons, rapportoient de ſes mœurs, de ſon aſſiduité, de ſon application. La délibération finie, il rentroit, s'avançoit en face du recteur qui lui rapportoit le jugement porté ſur ſon examen, ſon application, ſa conduite,

ſes mœurs ; cenſurant hautement, ſans cependant décourager, quand on méritoit la cenſure ; louant avec chaleur, quand on méritoit les éloges. Il étoit impoſſible que cette méthode ne produiſit pas les plus grands ſuccès, & je n'oublierai jamais tous ceux que j'en ai vû. Avec ce moyen, on peut mener à tout les jeunes gens qui ont quelque ſentiment d'honneur, & qui ne ſont pas dépourvus de talens. Il y auroit peut-être auſſi quelqu'avantage à ajouter quelques prix en livres, pour ceux qui ſe diſtingueroient dans les examens ſur les parties eſſentielles, l'anatomie, la botanique, la chymie, la phyſiologie, la chirurgie & la pratique. Ces livres porteroient ſur la couverture les armes de l'univerſité, avec quelque deviſe bien choiſie. Quand on n'en donneroit qu'un toutes les années ſur chaque partie, & je ne voudrois pas que l'on en donnât plus de deux, ce ſeroit une dépenſe peu conſidérable pour un Etat, & d'une utilité conſidérable pour le ſuccès des études. Les exa-

mens de vive voix, ſont ſans doute les meilleurs, cependant je ne crois point les théſes inutiles, moyennant que ce ſoit les étudians qui les faſſent, & qu'il n'y ait point des oppoſans choiſis ſix mois à l'avance, mais que chacun puiſſe oppoſer ſur le champ : non ſeulement ils s'accoutument par là à travailler une matiere, à l'enviſager ſous tous ſes points de vue; mais comme il n'y a aucun ſujet qui ne puiſſe conduire à des objections ſur preſque toutes les parties de la médecine, cela les oblige preſque néceſſairement, s'ils ont la moindre émulation, à s'entretenir dans l'étude de toutes & à s'en rendre les idées familieres; mais, comme je le dis, ils doivent en être les auteurs & les défendre. Il faut qu'il y ait un profeſſeur qui préſide, mais uniquement pour maintenir l'ordre dans la diſpute, éloigner les cavillations, enfin, les aider un peu, s'il y avoit des objections qui lui paruſſent réellement trop difficiles pour de jeunes gens, même très-inſtruits; car de ſoutenir trois ou

quatre propoſitions ſans développement, n'avoir pour oppoſans que deux ou trois profeſſeurs qui diffèrent plus qu'ils n'objectent; c'eſt de l'aveu de tous les membres des univerſités où cet abus régne, une pure formalité auſſi inutile qu'ennuyeuſe, c'eſt une perte de tems réellement répréhenſible, & il eſt difficile de comprendre comment elle a pu être autoriſée.

J'ajouterai ici un mot ſur un autre moyen de favoriſer les progrès des études parmi les jeunes gens, c'eſt l'établiſſement d'une ſociété d'étude entr'eux; elle ne doit point être d'inſtitution; la loi ne doit point l'ordonner; les profeſſeurs ne doivent en avoir ni la régie, ni l'inſpection; elle ne doit être ſous aucune autorité, & tout ce que les profeſſeurs doivent faire, c'eſt d'en encourager l'établiſſement. Une ſociété de cette eſpece établie à Edimbourg, il y a cinquante ans, en automne de 1734; & qui s'y ſoutient encore dans l'état le plus brillant, eſt un

puiſſant motif à deſirer qu'il s'en forme par-tout où l'on a le bien des études à cœur. Ce que rapporte M. FORTHERGILL qui en avoit été membre, & qui connoiſſoit ſes avantages par ſa propre expérience, développe l'eſprit de ſa fondation; & ſes ſuccès prouvent que par-tout on doit l'établir ſur le même pied. Pluſieurs étudians, dit cet habile médecin, (*g*) les plus diſtingués par leur application & leurs lumieres, enflammés par l'exemple de leurs maîtres qui n'avoient rien tant à cœur que l'avancement des jeunes gens dont l'éducation leur étoit confiée, formerent entr'eux une ſociété pour leur inſtruction réciproque & l'avancement de leurs études; & M. RUSSEL en fut un des premiers membres: on y agrégeoit tout étudiant qui ſe diſtinguoit par ſa diligence, ſon habileté & ſa conduite: elle s'aſſembloit une fois par ſemaine, & deux des membres étoient

(*g*) *An Eſſay on the character of the D. Al.* RUSSEL.

étoient toujours chargés de pourvoir aux occupations de l'assemblée suivante. M. MORGAN, en dédiant sa thèse à cette société en 1763, lui dit, entr'autres choses, dans ce très-salutaire établissement où l'on ne discute que les questions les plus utiles, tout concourt à avancer l'étude de la science médicinale. En parlant de cette même société, M. GARLAND, dans sa dissertation sur les astringens, finit ce qu'il en dit par ce tableau énergique : *ubi juventutis studia gloria incenduntur, exercitatione acuuntur; animique ad multiplicis ac spinosæ scientiæ quærendæ laborem perferendum, propositis ex suorum numero exemplis pulcherrimis, perpelluntur; postremò ubi omnes inter se mutuæ amicitiæ firmissimum nectit vinculum* (*h*). Mais, je le répéte, que l'autorité ne s'en mêle pas, & qu'aucun professeur n'y ait même droit d'entrée qu'autant que l'assemblée se sera fait un plaisir de l'aggréger.

Je viens actuellement au plan d'ensei-

(*h*) *Ibid.*

gnement dans la clinique, traduit preſque littéralement de la préleçon du 26 Novembre 1781.

De tout tems, on avoit bien compris que pour apprendre la médecine pratique, il faut voir des malades. Dans l'antiquité, avant l'établiſſement des univerſités, quand chacun étoit maître d'enſeigner la ſcience qu'il croyoit ſavoir, & que l'on alloit l'apprendre auprès du maître qu'on croyoit le meilleur, il paroît que les médecins qui avoient des diſciples, les conduiſoient auprès de leurs malades. Partout où il y a des univerſités, les étudians en médecine ſuivent les hôpitaux, ils aſſiſtent à la viſite, entendent le médecin queſtionner, & voyent ce qu'il ordonne; cela n'eſt pas ſans quelque utilité, mais c'eſt une utilité aſſez bornée; & ſi le médecin de l'hôpital ſe trompe ſouvent, cette école peut même devenir dangereuſe. Pour profiter véritablement, il faut que le médecin joigne l'enſeignement à la viſite du malade, & c'eſt vraiſemblablement ce qui

avoit lieu dans les tems dont je parle, mais cela n'étoit établi dans aucune univerſité. Il paroît qu'au commencement du ſeizieme ſiécle, le college germanique le demanda, pour Padoue, au Sénat de Veniſe; il pria qu'un profeſſeur fût chargé d'un enſeignement dans l'hôpital même : il n'eſt pas à préſumer que cela ait été refuſé, mais je n'ai pas l'aſſurance que cela ait été exécuté, & il me paroît que c'eſt François DELLBOE qui, le premier en 1658, a établi une école clinique dans l'hôpital de Leyden, où il enſeignoit à obſerver les ſymptômes, à rechercher les cauſes, à ordonner les remedes & à ouvrir les cadavres : il publia les obſervations faites dans cet hôpital la premiere année, ſous le titre de *Collegium Noſocomicum*; & ſon diſciple *Joachim* MERIAN publia les obſervations des trois années ſuivantes. J'ignore ſi cet établiſſement fut continué; mais on ne retrouve des preuves de ſon exiſtence que ſous M. BOERHAAVE, qui étoit médecin de cet hôpital avec M. OOSTERDICK

SCHACTH. Ses disciples nous ont conservé son discours préliminaire à l'ouverture de la clinique dont j'ai déja parlé, & quelques histoires de maladies, avec l'explication des symptômes, les recherches sur la cause, le prognostic, les remedes, qui sont des morceaux précieux & des modeles excellents en ce genre; cette école subsiste encore. Quand en 1720, des médecins d'Edimbourg, tous éleves de M. BOERHAAVE, animés par son exemple, brulant du désir de propager sa doctrine, fonderent l'université d'Edimbourg, ou au moins y firent des changemens que l'on peut regarder comme une nouvelle fondation, une école de clinique, sur le plan de celle de Leyden, fut un de leurs premiers établissemens; elle a toujours été confiée à deux des plus habiles praticiens de cette université, qui en a fourni un si grand nombre, s'est toujours soutenue sur le meilleur pied, & n'a pas peu contribué à l'instruction de tous les médecins célebres qui en sont sortis. En même tems, peut-être

même auparavant, il y avoit auſſi une école de clinique, mais moins commode, puiſque ce n'eſt que quelques lits dans la grande ſalle de l'hôpital, à Padoue, dont un des profeſſeurs les plus célebres a été M. KNIPS-MACOPE, Grec, de l'isle d'Agrippa, dont j'ai ouï vanter la ſagacité, & qui, parvenu à une vieilleſſe très-avancée, mourut, ſans autre ſymptôme qu'un froid extrême pendant pluſieurs jours.

Quand M. VAN-SWIETEN, nourri dans l'école de Leyden, donna un nouveau plan pour celle de médecine de Vienne, il établit un hôpital de clinique qu'il confia à M. DE HAEN, ſon ami, & l'un des plus célebres éleves de M. BOERHAAVE, qui l'a dirigé avec la plus grande habileté, & qui a publié ſes obſervations dans des volumes pleins d'excellentes choſes, ainſi que les trois que M. STOLL, qui le remplaça, a donné, & qui font extrêmement regretter qu'il ait abandonné cette entrepriſe. Quand on refonda l'univerſité de Pavie, on voulut auſſi qu'il y eut un hô-

pital de clinique, mais le local en fut fort négligé. Appellé à le diriger, je me ſuis occupé des moyens de le rendre le plus utile poſſible ; & perſuadé que les jeunes gens s'inſtruiront bien mieux, en ſoignant les malades eux-mêmes, qu'en les voyant ſoigner, que non ſeulement chacun ſera forcé à donner ſon attention au malade qu'il ſoigne, mais que tous en donneront peut-être plus aux malades ſoignés par leurs condiſciples, qu'à ceux que ſoigneroit le profeſſeur, qu'il réſultera delà beaucoup d'occaſions d'inſtructions, & qu'enfin ce ſera le vrai moyen de me faire connoître les étudians, raiſons qui avoient ſans doute déterminé l'illuſtre auteur des ſtatuts de l'univerſité de Vienne, à dire qu'on leur confieroit le ſoin de quelques malades, ſous la direction du profeſſeur, je me ſuis déterminé à leur confier le ſoin de tous. Chaque malade ſera remis à un étudiant comme chef, & à un autre comme aſſiſtant, qui remplacera le premier, ſi par quelque circonſtance, il ne ſe trouvoit pas à l'heure de la vi-

site; ces deux seuls se mêleront du malade & l'examineront, puisqu'il seroit cruel d'exposer un pauvre malade à des examens multipliés qui sont si contraires à l'une des premieres régles de diététique, que la plus grande tranquillité est nécessaire dans le traitement. On peut rappeller ici l'épigramme de MARTIAL contre son médecin qui alloit chez ses malades, suivi de tous ses écoliers;

Languebam; sed tu comitatus protinùs ad me
Venisti centum, Symmache, discipulis.
Centum me tetigere manus, aquilone gelatæ,
Non habui febrem, Symmache, nunc habeo.

Il faut se souvenir que M. DE HAEN fut très-effrayé, & très-affligé de voir empirer cruellement l'état d'un malade auprès duquel il avoit arrêté trop long-tems les étudians; & il ne faut point oublier que la guérison du malade est toujours le premier objet, & que l'instruction n'est que le second; c'est sur ce principe que j'établis que l'on n'iroit dans les cliniques qu'à l'heure des visites, & j'ai vû que quand

on ſe relâchoit à cet égard, la clinique devenoit une place publique où il n'y avoit plus d'ordre; les malades, les chirurgiens, les gardes ſe plaignoient, & cela eſt d'autant plus fâcheux, que ce ſont les plus dangereuſement malades, c'eſt-à-dire ceux auxquels le repos eſt le plus néceſſaire, qui ſont le plus vexés par les queſtions & les examens.

L'étudiant chargé du malade, placé avec ſon aſſiſtant à ſa droite, pendant que le profeſſeur ſera à ſa gauche, l'interrogera & l'examinera avec décence, avec douceur & avec cette bonté qui eſt ſi conſolante pour ces pauvres infortunés, trop accoutumés à penſer qu'on s'occupe bien peu d'eux, & ſi propre à leur inſpirer de la confiance: & l'examen ſe fera dans l'ordre ſuivant, qui eſt le plus naturel, le plus aiſé par là même, & qui ſert beaucoup à empêcher que l'on n'omette des queſtions eſſentielles. J'ai vû par la difficulté qu'il y a à amener un grand nombre de jeunes gens, pleins d'ailleurs de talens & de con-

noiſſances à bien queſtionner, combien il étoit utile de les y accoutumer de bonne heure, & quel avantage ils retiroient d'être d'abord mis à pratiquer eux-mêmes.

1°. Quelle eſt la patrie; ce qui eſt très-important, ſur-tout dans les pays où l'on trouve à de très-petites diſtances des airs très-différens; quelles ſont les maladies qui y regnent dans ce moment; quelle eſt la vocation; ce qui eſt auſſi extrêmement néceſſaire; quelles ſont les maladies qu'il a eu précédemment. Si c'eſt une femme, on l'interroge ſur les regles, la groſſeſſe, les couches, le lait.

2°. Quand a commencé la maladie, comment elle a commencé, quels remedes on a employés.

3°. Après ces queſtions préliminaires, mais néceſſaires, on paſſe à l'examen de l'état actuel, & d'abord des fonctions vitales dont on juge par la reſpiration, le pouls, le plus ou le moins de force; l'état de chaud ou de froid appartient auſſi aux queſtions de cet ordre. Il eſt très-impor-

tant d'accoutumer à toucher le poulx assez long-tems & très-attentivement ; & comme c'est d'après l'examen des forces vitales, que l'on juge ce que l'on a à espérer des ressources de la nature, & ce que l'on doit craindre de sa foiblesse, cet examen sert non seulement à fonder en grande partie le prognostic, mais encore à déterminer si l'on doit laisser beaucoup à faire à la nature, ou s'il faut se hâter de l'aider.

4°. Des fonctions naturelles : de l'état de la bouche, quant au goût, à la sécheresse, à la couleur de la langue &c. ; de la soif, de l'appétit, du dégoût, des nausées, des vomissemens, des fonctions des intestins, de l'urine, des crachats, de la sueur.

5°. Des fonctions animales ; des sens externes & internes ; des facultés ; & quant à ces derniers articles, l'aspect du visage, la physionomie, les yeux sur-tout, le ton, donnent les plus grands indices ; du sommeil, que l'on peut aussi ranger parmi les fonctions naturelles ; des douleurs ; & quand le malade en éprouve, il faut s'informer de

leur ſiege, de leur commencement, de leur continuité ou de leurs intermittences, ſavoir ſi elles ſont fixes, ou ſi elles vont d'une place à une autre; demander ce qui les augmente ou les diminue; il faut en toucher le ſiege & le toucher dans différentes attitudes.

Dans toutes les maladies aiguës un peu graves, & dans beaucoup de chroniques, il eſt auſſi très-néceſſaire de palper exactement le bas-ventre pour s'aſſurer de l'état des viſceres; mais c'eſt par où il faut finir.

On comprend aiſément que toutes ces queſtions n'ont pas une importance égale dans toutes les maladies : on s'informera plus de la douleur, de l'état de la reſpiration, de la nature des crachats chez un pleurétique que chez un autre : on fera plus d'attention à la couleur de la peau, à celle des ſelles & des urines, à l'état du bas-ventre chez un ictérique que chez un paralytique. Dans un goutteux, on inſiſtera ſur l'hérédité ou la non-hérédité, ſur

la premiere attaque du mal, ſur les paroxyſmes précédens, l'état de l'eſtomac, le gonflement & la ſenſibilité de la partie, les ſueurs.

Quand, après cet examen fait avec ſoin, on a acquis toute la connoiſſance de la maladie que l'on peut acquerir (*i*) dans ces premiers momens, le médecin qui ſoigne le malade, doit nommer la maladie, dire pourquoi il la nomme ainſi, indiquer ſes cauſes, établir le prognoſtic, tirer enſuite ſes indications, en ſe demandant, qu'eſt-ce qui péche dans ce malade? & qu'y a-t-il par-là même à changer? C'eſt ſur les caracteres eſſentiels de la maladie, ſur ceux qui ſervent à la diſtinguer de toute autre, à faire ſaiſir ſa vraie cauſe,

(*i*) Dans l'hôpital où l'on amenoit ſouvent des gens malades depuis longtems, & très-bornés, qui ne rendoient aucun compte de leur état paſſé, qui n'avoient autour d'eux perſonne qui put en rendre compte, & qui quelquefois déliroient déja, cet examen étoit ſouvent très-difficile.

qu'il faut insister le plus, puisque ce sont ceux qui servent de base aux indications : dans les maladies aiguës, il n'y a presque plus d'erreurs fort dangereuses à craindre, dès que l'on est venu à distinguer avec certitude, si elles sont inflammatoires, putrides ou malignes. Dans les chroniques, il y a également des caracteres qui servent à faire juger avec confiance dans le plus grand nombre des cas, quel est le genre de la cause, & ces caracteres saisis font connoître la marche qu'on doit suivre. Quand on a formé les indications, on s'occupe des moyens de diététique, de pharmacie ou de chirurgie que l'on croit les plus propres à les remplir. Voilà sans doute la meilleure maniere à suivre. Le professeur n'est que spectateur, quand tout va bien, & je puis dire que j'ai eu ce plaisir souvent; d'autres fois, il faut suppléer les questions, aider dans toutes les autres parties, rectifier, completter; mais il m'a paru que la meilleure façon étoit de le faire en questionnant, d'aider simplement,

ou au moins de n'avoir l'air que d'aider, d'encourager; & beaucoup de jeunes gens très-timides n'ont réellement beſoin que d'encouragement; ſur-tout il eſt bien important de n'en humilier aucun; il n'y a que l'ignorance préſomptueuſe qui mérite ce terrible châtiment; l'encouragement développe les talens, & les éloges donnés à qui a bien fait, ſont un principe d'émulation, je l'ai déja dit, mais j'aime à le redire, dont je ne puis pas aſſez vanter les bons effets.

La pratique dans l'hôpital, conforme aux principes donnés dans les leçons, étoit la plus ſimple poſſible; on employoit des remedes ſimples, & on en changeoit peu, parce que quand la vraie indication a été ſaiſie, & le meilleur remede choiſi, c'eſt une erreur fâcheuſe que d'aller continuellement d'un remede à un autre. On doit imiter la nature, ſuivre ſes voyes; & comme on vient de le dire avec beaucoup de vérité, dans un excellent ouvrage ſur les eaux minérales, elle eſt amie de la

ſimplicité, & ſes plus merveilleuſes opérations ne ſont ordinairement que le produit de forces très-ſimples, appliquées ſenſément (*k*). Cette pratique eût été cependant plus ſimple encore ici, elle le ſeroit dans beaucoup d'autres pays, dans leſquels les forces vitales ſont plus grandes, l'énergie de la nature plus forte, l'irritabilité plus conſidérable, l'effet des remedes par là même plus marqué. Dans un climat humide, parmi des malades dont pluſieurs ſont affoiblis par un air de marais ou de riziere, par le manque de bons alimens, l'art a beaucoup plus à faire; j'ai été effrayé quelquefois des doſes de remedes qu'il falloit donner, & les criſes ſpontanées & bien marquées étoient rares.

Quand la cure eſt déterminée, le médecin doit preſcrire le régime (*l*), & les

(*k*) *Nic.* ANDRIA *Trattato delle aque minerali*, 8. Napoli, 1783, T. II, p. 135.

(*l*) Le régime n'étoit pas, en tout, tout-à-fait ce qu'il auroit dû être, & ce qu'il ſeroit devenu, quand, après la conſtruction des nouvelles cli-

remedes. Le premier jour, à la tête des formules, il convient de mettre une définition détaillée de la maladie. Le lendemain, on commence par rappeller quelle eſt la maladie & relire les formules de la veille; après quoi, le médecin traitant, s'informe, ſoit du malade, ſoit du garde, ſoit du chirurgien attaché à la clinique, de tous les changemens ſurvenus depuis la veille; d'après le rapport, il porte de nouveau ſon jugement ſur l'état actuel, & preſcrit, ou de nouveaux remedes, ou la continuation des mêmes.

La viſite ne ſe fait qu'une fois par jour; dans le plus grand nombre des maladies, il eſt inutile d'en faire davantage, & la multiplication des viſites eſt, comme on l'a vu, une fatigue pour les malades; mais,

niques, on auroit fait un réglement pour tous les détails de leur police, dont pluſieurs avoient été un peu négligés, & que différentes circonſtances ne permettoient pas de rétablir bruſquement.

mais, quand les cas ſont plus graves, celui qui a ſoin du malade & ſon aſſiſtant, y retournent une ou pluſieurs fois aux heures déſignées. Dans les cas fort graves, le profeſſeur y retourne auſſi, ce qui m'eſt arrivé très-ſouvent, & même pluſieurs fois par jour; enfin, s'il y avoit des maladies dont on ne pût bien juger qu'en les voyant plus d'une fois par jour, comme celles dont les accès offrent des phénomenes qu'il faut voir pour s'en faire une idée, le profeſſeur doit indiquer une heure où tous les auditeurs s'y retrouveront : mais je le répete, les ſecondes viſites, dans les cas ordinaires, ſont inutiles pour les étudians & très-fatigantes pour les malades; d'autant plus que la ſeconde viſite tombant ſur le ſoir, donne une agitation qui influe ſur la nuit même, comme j'ai eu occaſion de le voir quelquefois; cependant, comme il peut arriver des cas imprévus, ſurvenir de nouveaux malades qui ont beſoin d'autres ſecours que ceux que les chirurgiens peuvent ordonner, il faut

choiſir alternativement parmi les plus éclairés, un étudiant qui voye ſur le ſoir, ſi tout eſt en ordre, s'il n'eſt rien ſurvenu qui exige des changemens, & s'il n'eſt point arrivé dans l'hôpital quelques maladies intéreſſantes qu'il ſeroit utile de faire mettre dans les cliniques, quand il y a des lits vacants (*m*).

(*m*) On ne reçoit dans l'hôpital de Pavie que les maladies aiguës; ainſi il n'eſt pas poſſible que les cliniques y prennent tous les malades que l'on deſire d'obſerver : mais, comme le profeſſeur eſt maître d'y recevoir qui il veut, & il faut abſolument que cela ſoit ainſi, il ſe préſentoit toujours beaucoup d'autres malades de la ville ou des environs, parce que les malades ſavoient qu'on les traitoit avec la plus grande attention, & que d'ailleurs ils y étoient fort bien; & je ſaiſis avec empreſſement cette occaſion de rendre juſtice aux attentions de la direction de ce grand hôpital, compoſée de douze des premiers gentilhommes de la ville, & dont M. le Marquis ADORNO DE BOTTA eſt le préſident. Chacun d'eux eſt chargé, pendant un mois, de l'inſpection; & j'ai été témoin, pendant deux ans, qu'aucun ne manque de faire deux viſites régu-

Quand le malade eſt mort, celui qui en a eu ſoin, pourra en faire la ſection lui-même, ſinon elle ſe fera par les chirurgiens des cliniques, mais il préſidera à la démonſtration, qu'il commencera toujours par une courte hiſtoire de la maladie qui a précédé; il indiquera les parties que l'on doit examiner, fera remarquer ce que l'on trouve de vicieux, & diſtinguera les vices

lierement tous les jours; le matin, ils paſſent deux, trois, quatre heures même dans les ſalles, à avoir l'œil à tout ce qui peut contribuer au bien des malades; le ſoir, ils y ſont plus d'une heure; & indépendamment de ſon mois, M. le Marquis DE BOTTA s'en occupe toute l'année avec un zele, une aſſiduité, une charité, qui méritent les plus grands éloges; & je ſuis enchanté de pouvoir témoigner ici, à cette reſpectable Compagnie en général, à ſon illuſtre Chef, & à tous ſes Membres en particulier, ma reconnoiſſance pour toutes leurs bontés, pour les marques de confiance dont ils m'ont honoré, & ſur-tout pour l'empreſſement avec lequel ils ſe prêtoient à ordonner ſur le champ tout ce que je croyois utile au bien des cliniques.

qui paroiſſent avoir été la cauſe de la maladie de ceux qui n'en ſont que l'effet; & il fera très-bien de lire toujours avant la démonſtration ce que M. MORGAGNI a écrit ſur les ouvertures des cadavres morts de cette maladie (*n*).

Tous les médecins à qui on confie un malade, doivent auſſi écrire exactement le journal de la maladie, en le commençant par la patrie, l'âge, le tempérament, ce qui a précédé ſon entrée dans l'hôpital, & enſuite ce que l'on obſerve chaque jour, les formules des remedes, leurs effets, & tout ce qui a rapport aux évacuations, aux fonctions, aux criſes, &c. La façon dont ces journaux ſont faits, ſert infiniment au profeſſeur pour juger des talens & de la capacité des jeunes gens; j'en ai vû qui auroient fait honneur aux plus grands médecins. Je con-

(*n*) Le manque d'un endroit commode pour les diſſections, eſt cauſe qu'elles n'ont pas été faites auſſi bien que je le deſirois.

ſeille auſſi à tous de tenir le journal, non-ſeulement de ceux qu'ils ſoignent, mais auſſi de quelques autres, en commençant par un ou deux, & venant à un plus grand nombre, à meſure qu'on le fait avec plus de facilité.

Celui qui eſt chargé de l'hiſtoire d'une maladie doit en même tems lire les meilleurs ouvrages ſur cette maladie, & s'en faire un petit traité à ſon uſage; ce ſera le vrai moyen d'en acquerir une connoiſſance ſolide; & en examinant à fond une maladie, on ſe familiariſe en même tems avec toutes celles du même genre; de façon qu'en obſervant ainſi un nombre aſſez médiocre de maladies, on peut acquérir beaucoup de connoiſſances, & ne point ſe trouver embarraſſé, quand il s'en préſente que l'on n'a pas vû, comme le ſont néceſſairement ceux qui, n'ayant que vû, ſans digerer & ſans comparer leurs obſervations, ſont déroutés, non-ſeulement à chaque nouvelle maladie, mais à chaque

nouveau malade de la même maladie. Il faut avoir été à la tête d'une clinique, pour comprendre quelle différence prodigieuſe, il y a entre les ſuccès des différens jeunes gens.

MÉMOIRE
SUR LA CONSTRUCTION
D'UN
HOPITAL DE CLINIQUE.

JE mettrai de côté, comme je l'ai déja dit, tout ce qui étoit relatif à l'hôpital de Pavie, de même que quelques autres petits détails de conſtruction qui ne peuvent être preſcrits que relativement à chaque emplacement particulier; mais je ne crois pas devoir omettre ce que je diſois d'une ſalle de convaleſcens pour les malades de tout l'hôpital; elle manquoit dans cet hôpital, comme elle manque dans tous ceux que je connois; & je ne me rappelle même que M. NAHUIS qui ait exigé qu'il y en eût dans tous les hôpitaux; elles y ſont indiſpenſablement néceſſaires, puiſque tous les médecins

d'hôpitaux peuvent remarquer que les convaleſcences y ſont de la plus grande longueur, & que quoique la fievre ſoit finie, ces infortunés ſont très-longtems ſans reprendre le ſommeil & les forces; ils reſtent foibles, pâles, ſouvent même au bout de quelques jours, ils ſont attaqués de la fievre d'hôpital; & l'on n'en ſera point ſurpris, ſi l'on fait attention que l'inhalation doit être très-forte chez les convaleſcens; d'ailleurs la néceſſité d'avoir leurs lits pour d'autres, fait que ſouvent on les ſort de l'hôpital, avant qu'ils ſoyent en état de s'en paſſer; ils vont traîner long-tems chez eux, ne ſe remettent jamais complettement, & finiſſent ſouvent par tomber dans des maladies de langueur. Une chambre de convaleſcens prévient tous ces accidens, & tourne également à l'avantage des malades, qui ſont beaucoup plus tôt & plus ſolidement remis, & de l'hôpital qui les garde moins long-tems, parce qu'ils ſont plus vîte en état de ſortir, en paſſant huit jours dans une chambre de convaleſcens,

que trois ſemaines dans les ſalles des malades.

Si je ne demandois qu'une chambre de convaleſcens, ce n'eſt pas qu'une pour les femmes ne fût très-néceſſaire auſſi, & on doit établir pour principe, dans la conſtruction des hôpitaux, qu'il en faut deux; mais il n'y avoit abſolument point de terrein pour cela; d'ailleurs, comme on ne reçoit dans cet hôpital que les maladies aiguës, le nombre des femmes malades y eſt beaucoup moins grand que celui des hommes; ainſi ne pouvant y en avoir qu'une, c'eſt pour celle-ci qu'il falloit ſe déterminer. J'avois auſſi demandé un jardin, ou au moins un terrein dans lequel les malades puſſent ſe promener, & même s'occuper à bêcher la terre; ce qui eût été un établiſſement bien précieux, mais il ſe trouva des obſtacles preſqu'inſurmontables tirés du local. Je paſſe à ce que je crus néceſſaire pour les cliniques, proprement dites, preſque mot à mot, comme je l'avois préſenté dans le *Mémoire* remis à feu M. le Comte

de FIRMIAN, & après ſa mort à S. A. R.

Il me paroît que pour tirer tout le parti poſſible d'une école clinique, il faut que dans l'eſpace de deux ans académiques, on faſſe voir aux étudians un aſſez grand nombre de malades des deux ſexes, pour qu'ils puiſſent ſe faire une idée juſte, ſinon de toutes les eſpeces de maladies, ce qui ſeroit peut-être impoſſible même dans pluſieurs années, parce qu'il y en a de très-rares, mais au moins des plus fréquentes. Pour cela, je crois que l'on ne doit pas avoir moins de vingt-quatre malades à l'ordinaire, douze hommes & douze femmes; il ſeroit même mieux d'en avoir trente; mais je ne crois pas qu'il convînt d'aller beaucoup au-delà de ce nombre. L'attention des jeunes gens portée ſur trop d'objets, ſeroit moins frappée de chacun, retiendroit moins; d'ailleurs, pour donner à chaque malade le tems néceſſaire, il faudroit que les viſites fuſſent d'une longueur qui rebuteroit les jeunes gens, & nuiroit à tous, en rendant

l'air des chambres trop chaud & mal ſain. J'ai éprouvé ſouvent, même dans les cliniques de la ſeconde année, qui étoient fort ſpacieuſes, combien il s'échauffoit ſur la fin de la viſite. Je crois donc qu'il convient de fixer le nombre des malades entre vingt-quatre & trente, dans deux cliniques. Mais, comme il y a beaucoup de maladies dont il ſeroit à ſouhaiter que l'on pût enſeigner le traitement, & que l'on ne doit point recevoir dans les ſalles communes, ſi cela eſt poſſible, ſoit, parce qu'elles ſont réellement contagieuſes, telles que la petite-vérole, la rougeole, quelques maladies de la peau; ſoit, parce que le traitement exige des attentions & des ménagemens qu'il eſt difficile d'avoir dans une chambre commune; ſoit enfin, parce qu'il y a des malades qui porteroient le trouble & l'effroi dans les chambres, tels que les épileptiques, quelques fous (*o*),

(*o*) Je fus obligé de faire éconduire deux femmes, dont il auroit été intéreſſant de ſuivre les dérangemens; mais elles ôtoient le ſommeil à toutes les autres.

je crois qu'il eſt très-néceſſaire d'avoir quelques chambres à un lit, annexées à chaque clinique, pour traiter les malades qui ne peuvent pas y être reçus; & je fixerois ce nombre à trois qui, devant néceſſairement avoir une certaine grandeur, pour que tous les étudians puiſſent y entrer, pourroient, en cas de beſoin, avoir deux lits. Dans la petite-vérole, par exemple, dans les maux vénériens, il ſeroit utile d'obſerver deux malades à la fois. Ces chambres pourroient auſſi ſervir à des inoculations; & ce ſeroit rendre un vrai ſervice à tant de villes, de bourgs, de villages, dans pluſieurs pays où cette pratique eſt encore preſque inconnue, que d'en inſtruire de jeunes médecins qui la porteroient chez eux, en y retournant. Un autre uſage de ces chambres, pourroit être de recevoir quelquefois des malades qui, par leur état, ne ſont pas faits pour être à l'hôpital, mais que des circonſtances malheureuſes forcent à s'y rendre.

Outre ces pieces néceſſaires pour le trai-

tement des malades, il y en a deux autres qui le ſont pour l'inſtruction : la premiere eſt une chambre de diſſection, ou plutôt un véritable amphithéâtre à l'uſage de l'école clinique ; il n'eſt point néceſſaire qu'il ſoit auſſi grand que celui qui eſt deſtiné aux démonſtrations anatomiques ; il ſuffit qu'il puiſſe contenir ce que l'on peut compter d'étudians des deux premieres volées à l'ordinaire ; mais il doit être fourni également de tout ce qui eſt néceſſaire pour les diſſections. Il y a des inconvéniens à n'avoir qu'un amphithéâtre commun avec l'école d'anatomie, & de plus grande, à n'en avoir point.

La ſeconde eſt une chambre d'aſſemblée, à cheminée, dont il n'eſt pas plus poſſible de ſe paſſer que d'un amphithéâtre, & qui auroit pluſieurs uſages. Le premier ſeroit de s'y rendre au ſortir de la viſite de la clinique, toutes les fois, & cela arrive ſouvent, qu'il y auroit des cas ſur leſquels le profeſſeur voudroit parler avec quelque détail, ce qui ne ſe fait point

assez bien auprès du lit des malades, 1°. parce qu'il seroit très-fâcheux pour eux, comme je l'ai déja dit, d'être longtems entourés d'une foule, & cela le seroit d'autant plus, que cela tomberoit presque toujours sur les plus malades, c'est-à dire sur ceux qui ont le plus besoin de tranquillité, & d'air pur; 2°. parce que cette foule est importune à tous les malades, & trouble le service; & le tems que l'on s'arrête auprès des premiers, retarde le moment où les autres sont visités, moment qu'ils attendent souvent avec impatience; 3°. parce que si le professeur desire de faire connoître quelques observations analogues, de faire faire quelques expériences sur le sang, l'urine, les crachats; de faire lire quelque morceau intéressant sur cette maladie, d'en développer toute l'histoire, ou en en discourant lui-même, ou ce qui vaudroit infiniment mieux, par des questions & en forme de conversation, cela ne se peut que dans une chambre particuliere où l'on soit tranquille & commodément; où il y ait

une table pour écrire, une armoire pour quelques livres, des ſieges fixes autour de la chambre pour tous les auditeurs, parce que par-tout où ils ne ſont pas aſſis, il y a du bruit & peu d'ordre.

Le ſecond uſage ſera de recevoir ces malades de la ville ou de la campagne, attaqués de maladies chroniques, tant internes qu'externes, qui, ſans demander à être reçus dans les cliniques où les places ſont bornées, viennent tous les jours à l'iſſue de la viſite, ſe faire examiner & demander des conſultes ſur leur état. Il eſt impoſſible que ces conſultes ſe faſſent bien dans les cliniques, & elles ſe feroient très-bien dans cette chambre, qui ouvriroit une nouvelle voye à l'inſtruction; puiſque l'on auroit par-là occaſion de voir un très-grand nombre de cas de maladies de langueur, de ces indiſpoſitions qui, quelquefois, ſont ſi peu caractériſées, qu'un jeune médecin ne ſachant quel nom leur donner, ne ſait quel traitement leur faire; ſouvent on les néglige & on les

laiſſe empirer ; ou ce qui eſt pire, on les traite mal, & on en fait des maladies très-graves. Ainſi, je le répete, ſans une chambre d'aſſemblée, l'inſtruction reſtera toujours très-incomplette.

Cette chambre pourroit auſſi avoir un troiſieme uſage, celui d'y établir une machine électrique, puiſqu'il eſt néceſſaire d'en avoir une dans un hôpital deſtiné à faire connoître tous les moyens de guériſon poſſibles.

Je ne parle point d'une chambre de bains, quoique l'uſage des bains ſoit abſolument néceſſaire ; parce qu'une chambre à bains, dans un hôpital, peut avoir des difficultés & des embarras ; mais avec des baignoires bien faites, d'un bois léger, à anſes, pour les porter comme les chaiſes à porteur, & l'eſpace que je laiſſe entre les lits, il eſt très-facile de baigner chaque malade dans ſa ruelle, de laquelle on lui fait d'abord une tente fermée, en tirant les rideaux des deux lits, & en crochant au bas de la ruelle un rideau portatif dont la

la verge ſe poſe dans deux anneaux, un à chaque lit; de cette façon, ils ſe baignent plus commodément, que s'ils devoient aller chercher le bain dans une piece qui, quelquefois ſe trouveroit aſſez éloignée, & où ſouvent il faudroit les porter.

Il eſt inutile de dire que les chambres doivent être ſpacieuſes. La clinique des hommes avoit 1352 pieds de roi de ſurface vuide, & dix-huit pieds de hauteur; ainſi elle renfermoit une maſſe d'air de 24336 pieds cubes, & ce n'eſt pas trop. Celle des femmes avoit 96 pieds de ſurface de moins, parce que l'on ne pouvoit pas faire mieux; d'ailleurs, la corruption eſt ſûrement un peu moins forte dans une ſalle de femmes; ainſi proportion gardée, on peut dire qu'elle étoit tout auſſi grande. Les trois petites chambres avoient dix-huit pieds de long ſur douze de large, & ainſi 216 de ſurface.

Il eſt à ſouhaiter par-tout qu'elles ſoyent fort exhauſſées, & on ne doit pas leur

donner moins de seize pieds : c'est l'éten-
due en hauteur qui fait la salubrité ; & la
salle la plus vaste, si elle est basse, ren-
ferma-t-elle une masse d'air beaucoup plus
considérable qu'une plus haute, sera tou-
jours mal saine, au lieu que quand elles
sont hautes, toute la corruption se portant
à la partie la plus élevée, les malades
restent au-dessous de la plus grande infec-
tion. La meilleure exposition est au midi
d'hiver ; on a tout le soleil en hiver, &
très-peu en été ; & il faut des fenêtres de
ce côté, & du côté opposé ; en fermant
en été d'un côté & en hiver de l'autre,
on peut être sûr d'avoir toujours des appar-
temens de saison. Le midi d'été, l'orient
& l'occident sont insupportables. Outre
des fenêtres vastes qui s'ouvrent & se fer-
ment avec facilité, il faut deux soupiraux
ou tout-à-fait dans le haut, qui ne doit
pas être plafonné, à moins qu'il n'y ait
d'autres salles de malades, ou au-dessus
de la face du nord, qui s'ouvrent &
se ferment à volonté ; ils contribuent

puiſſamment à évacuer l'air corrompu. S'il s'agiſſoit de ſalles très-nombreuſes, ces ſoupiraux ſeroient inſuffiſans, & il faudroit recourir à la machine de Sutton, que M. NAHUIS a démontré devoir être préferée aux autres machines dans ce genre. Dans toutes les ſaiſons, la ſalle doit être ouverte, bien arroſée & balayée, avant la viſite du matin; & de nouveau ouverte & arroſée le ſoir; dans la belle ſaiſon, les fenêtres ſeront toujours ouvertes. Tous les lits doivent être de fer; à trois pieds de large, ils ſont très-ſuffiſans, & la ruelle eſt auſſi ſuffiſamment large à trois pieds & demi : le ſervice eſt aiſé, & les malades ne s'incommodent point.

Les rideaux doivent être de fil, ſans laine ni coton, & d'une couleur fort obſcure. Dans un très-grand nombre de cas, on peut s'en paſſer, & dans d'autres, on peut les replier ſur eux-mêmes; mais dans beaucoup d'autres cas, le malade craint l'air, eſt agité par tous les objets, a beſoin de la plus grande tranquillité, & les

rideaux deviennent néceſſaires ; ainſi il faut que tous les lits en ayent, mais il eſt ſuperflu d'en avoir de plus chauds pour l'hiver.

Les fenêtres doivent auſſi avoir des rideaux bruns, ou d'un vert foncé, parce que rien ne fatigue autant les malades que le grand jour dans les yeux.

Il doit y avoir un poële contre une des faces où il y aura moins de lits, ou même où il n'y en aura point, & il doit être conſtruit de façon que les boiſſons puiſſent s'y maintenir tiedes, quand elles doivent l'être ; quand on le chauffera, on le chauffera deux fois, pour avoir une température à peu près toujours égale, mais on le chauffera ſeulement dans les grands froids ; & il eſt à ſouhaiter que le thermometre ne ſoit jamais au-deſſus de 10 ou 11 d. du thermometre de REAUMUR.

Il faut auſſi un réſervoir d'eau fraîche, pour en avoir ſous la main toutes les fois qu'elle eſt néceſſaire ; une armoire pour les linges, & quatre ou cinq eſpeces de

robe de chambre, de bonne toile en été, de quelque étoffe plus chaude, qui ſe lave cependant, en hiver, & que les malades enfilent au moment où ils vont ſur ſelle.

Je n'entre point ici dans tout ce qui a rapport au régime, au ſervice des cliniques, aux fonctions des chirurgiens & des gardes, à toutes les parties du régime. J'ai dit que ce devoit être l'objet d'un reglement particulier, quand les cliniques auroient été finies; il n'auroit pu s'exécuter que très-imparfaitement dans l'état où elles étoient.

Quant à la façon la plus avantageuſe de publier les obſervations faites dans les cliniques, j'aurois ſuivi une méthode différente de celle de M. HAEN, qui ſouvent oublie l'obſervation du moment pour réunir beaucoup d'obſervations étrangeres, & qui trop ſouvent ne s'eſt occupé que de controverſes peu utiles à la pratique; je me ſerois beaucoup rapproché de celle de M. BOERHAAVE, & je n'aurois fait que de donner l'expoſé le plus exact de l'hiſtoire

de la maladie, de l'examen de ſes caracteres, de la recherche de ſes cauſes, du pronoſtic, de l'établiſſement des indications, du choix des moyens, tel qu'il a eu lieu dans la premiere viſite; on auroit enſuite ſuivi l'hiſtoire journaliere de la maladie, on auroit rendu compte de l'effet des remedes, des raiſons qui avoient déterminé à les continuer ou à les changer; en un mot, ce n'eût été que le journal ordinaire un peu revu, dont on auroit retranché les répétitions inutiles, & auquel on auroit pu faire quelques additions, telles que j'ai dit qu'il s'en feroit fait dans les inſtructions de la chambre d'aſſemblée. Cette méthode eſt ſimple, aiſée, mais je crois qu'elle auroit été infiniment utile, & qu'un recueil dans ce goût, qui préſenteroit un tableau fidele des principales maladies, ſeroit un ouvrage tres-précieux en médecine; mais il ne faudroit point s'impoſer la loi de publier toutes les années un volume; il y a des années qui ne fourniroient que peu d'obſervations intéreſſantes, d'au-

ries en fourniroient beaucoup ; ainſi l'époque de la publication ſeroit le moment où l'on en auroit réuni aſſez pour faire un juſte volume, comme l'ont fait MM. HOME & DUNCAN, à qui l'on doit des recueils très-utiles, faits dans l'hôpital clinique d'Edimbourg, qui eſt une des meilleures écoles de pratique qu'il y ait en Europe, où la médecine feroit des progrès bien rapides, ſi l'on s'attachoit davantage à donner aux établiſſemens, dans leſquels on l'enſeigne, toute la perfection dont ils ſont ſuſceptibles.

DE L'INSTRUCTION
DE CHIRURGIENS
POUR LES CAMPAGNES. (*a*)

J'Ai dit que quand il n'y avoit pas un établiſſement particulier pour l'inſtruction des chirurgiens, les cours d'anatomie & de chirurgie devoient être en françois; mais cela ne peut avoir lieu que quand ils ſont en petit nombre, car s'il y en avoit beaucoup, cette réunion ſeroit impoſſible; alors il doit y avoir une inſtruction pour eux, & toutes celles des médecins doivent ſe faire en latin; mais il y a un autre ordre de chirurgiens qu'il ſeroit à deſirer que l'on formât pour tous les pays,

(*a*) Ce petit Mémoire eſt extrait d'un plus grand, compoſé en 1776, par ordre de l'Illuſtre Chambre de ſanté, ſur les moyens de ſécourir le peuple malade dans les campagnes.

& que jusques à présent on ne forme nulle part, ce sont ceux qui seroient destinés à ne s'établir que dans les campagnes, pour y soigner le peuple malade. Je n'insisterai point ici sur les circonstances qui rendent cet établissement nécessaire, & sur les avantages infinis qui en résulteroient; je me bornerai à indiquer les objets principaux de l'instruction qu'ils devroient recevoir, & les moyens de les instruire.

Il faut donner à cet établissement toute la simplicité possible : le même homme doit soigner les maladies internes, panser les playes, & fournir les remedes. Ce n'est pas que je veuille que chacun réunisse toutes les connoissances d'un médecin, d'un chirurgien & d'un apothicaire, mais c'est que la partie de chacune des sciences nécessaires pour se rendre très-utile à la campagne, où les cas très-fâcheux sont plus rares, est assez bornée pour pouvoir aisément être comprise par toute personne intelligente qui en fera son unique vocation. Je voudrois qu'ils n'eussent au-

cune de ces connoiſſances dont l'utilité n'eſt pas immédiate ; il leur faut une ſcience uſuelle, & il ne leur en faut point d'autre.

Ils devroient par rapport aux maladies, connoître les effets du régime, le traitement des maladies aiguës ordinaires dans ce pays, les moyens de rémédier aux accidens violens des maladies ; & il faudroit que dans les maladies chroniques, ils ſçuſſent moins tout ce qu'il faut faire, (la tâche eſt trop pénible) que ce qu'il faut éviter ; ſur-tout qu'ils appriſſent à en donner des rélations exactes & intelligibles.

Il reſtera toujours quelques cas de maladies aiguës très-graves, qui feront au-deſſus de leur portée ; mais outre que ces cas ſont rares, s'ils ne font pas tout le bien qu'on pourroit faire, au moins ils ne feront point de mal, & dans de bons tempéramens, la nature n'étant point contrequarrée, opérera plus qu'on n'en attend ordinairement. Ils ne feront, il eſt vrai, preſque que ſpectateurs dans les maladies chroniques ; mais ces maladies deviendront

très-rares dans les campagnes, quand on y traitera mieux les maladies aiguës dont elles sont si souvent les suites; & quand il s'en présentera, ils seront à même de consulter avec fruit des médecins habiles, & de suivre leurs directions; ils connoîtront très-exactement les effets & les doses des remedes dont on leur permettra l'usage, car je voudrois une regle à cet égard.

Par rapport à la chirurgie, ils connoîtront exactement tout ce qui regarde les contusions ou meurtrissures, tant internes qu'externes; (elles sont très-fréquentes à la campagne, & leurs suites très-dangereuses,) les fractures, les luxations, les tumeurs, les hernies ou descentes, les playes, les ulceres. Ils sauront sonder, cela est absolument nécessaire, mais ils ne sauront, ou plutôt ne croiront pas savoir tailler; ils sauront traiter l'inflammation, la tache, & quelques autres maladies legeres de l'œil; ils connoîtront la cataracte, la fistule lachrymale, mais ils n'opéreront pas sur cet organe; ils sauront faire l'opération du bec

de lievre, arracher les dents, trépaner, faire les amputations ; mais on apportera beaucoup de modifications à l'emploi de ces deux dernieres opérations. Ils feront les pancemens avec propreté & avec adreſſe, ils ſaigneront, ils appliqueront les ſetons, les cauteres, les ventouſes, les ſangſues, les véſicatoires, les lavemens, les ſuppoſitoires, ils feront les bandages herniaires, &c.

Pour acquérir toutes ces connoiſſances, il faut un plan d'inſtruction particuliere. J'en exclus le latin, il ſeroit très-inutile qu'ils le ſçuſſent, & très-fâcheux qu'ils perdiſſent leur tems à l'apprendre ; tout ce que j'exigerois, avant que de les introduire dans l'école où ils devront ſe former, c'eſt qu'ils ſçuſſent très-bien lire & bien écrire, qu'ils connuſſent très-bien leur religion, qu'ils euſſent de la facilité à concevoir, de la mémoire, de la diligence, de bonnes mœurs & une bonne ſanté.

Les premieres études ſeroient un cours de phyſique très-ſimple, très-élémentaire,

dirigé à leur vocation, & ſi l'on veut, aux principes généraux de l'agriculture ; ils pourroient ſe ſervir utilement des notions qu'ils acquerroient ſur ce dernier article, pour déraciner de l'eſprit du peuple beaucoup de préjugés qui, ſans cela, s'effaceront difficilement, & dont eux-mêmes reſteroient imbus, parce qu'on a bien de la peine à s'en défendre, quand on n'eſt point phyſicien. Ce cours leur ſeroit auſſi indiſpenſablement néceſſaire, pour les mettre à même de comprendre pluſieurs vérités importantes, qui ne leur ſeroient jamais auſſi familieres, & dont ils ne tireroient, par là même, pas le même avantage en pratique, s'ils ne les connoiſſoient que par mémoire, & ſans en ſavoir le pourquoi. Quelques démonſtrations ſur les élémens de la chymie, ſeroient annexées au cours de phyſique dont cette ſcience fait partie.

On leur démontreroit les plantes uſuelles, néceſſaires, qui ſe réduiroient à un fort petit nombre ; il ſeroit très-inutile qu'ils en connuſſent d'autres, puiſqu'ils

ne devroient pas les employer. Si l'on veut leur en faire connoître quelques autres, que ce soit les plantes vénéneuses & celles qui nuisent à l'agriculture. On joindroit à la démonstration des plantes, les regles sur le tems & la façon de les cueillir, de les sécher, de les conserver; on les obligeroit à aller en chercher en campagne & à les préparer exactement. Les autres manipulations de pharmacie, relatives à la préparation des tisannes, des purgations, des extraits, des emplâtres, des onguens &c.; en un mot, toutes les connoissances pharmaceutiques qui leur sont nécessaires, s'enseigneroient en même tems; & tout cela ne prendroit pas un tems bien long parce qu'on ne sortiroit pas du nécessaire. La connoissance des drogues ou de la matiere médicale se lie aux précédentes, on leur donneroit les notions les plus exactes des vertus des plantes qu'on leur auroit déja démontré, on leur apprendroit à connoître les autres remedes nécessaires, à distinguer, s'ils sont bien ou mal condition-

nés, vrais ou falsifiés; on leur enseigneroit les vertus bien démontrées de chacun, & on les avertiroit de ne faire aucun fond sur beaucoup de vertus imaginaires qu'on leur attribue. Ce cours de matiere médicale seroit court, mais il pourroit cependant être très-bon. Les remedes chirurgicaux en feroient partie; on donneroit un petit nombre de compositions simples, mais efficaces, qu'on substitueroit à la multitude de celles qu'on employe ordinairement, & qui sont presque toutes ridiculement composées.

Un autre cours seroit celui d'anatomie, dirigé à leurs besoins; on leur démontreroit toutes les parties, pour leur donner une idée nette de l'ensemble du corps humain, mais on insisteroit sur celles dont la connoissance les intéresseroit plus particulierement; & on n'employeroit point leur tems à leur inculquer les détails de la distribution des nerfs, de la fabrique délicate des organes des sens, de la structure intime des visceres, qui seroient autant de

ſuperfluités pour eux. Les plus petits détails de l'anatomie ſont utiles au médecin qui veut, & connoître tout ce que l'on ſait de phyſiologie, & ſe livrer avec ſuccès au traitement des maladies de langueur; mais ce n'eſt pas l'objet des chirurgiens de campagne; & ces connoiſſances ne ſont pas auſſi néceſſaires dans le traitement des maladies aiguës; ainſi, c'eſt pour la chirurgie principalement qu'il faudroit leur enſeigner l'anatomie, & l'on s'attacheroit à l'oſtéologie ſi néceſſaire pour le traitement des fractures & des luxations; on leur inculqueroit la figure, la direction, la poſition reſpective de chaque os; on leur en feroit remarquer tous les dérangemens poſſibles; ils connoîtroient exactement la diſtribution de tous les vaiſſeaux un peu conſidérables, les attaches, la ſituation, les fonctions des muſcles, ſur-tout de ceux qui peuvent être intéreſſés dans les fractures. L'ignorance ſur tous ces articles fait eſtropier tous les jours quelques malheureux.

La

La démonſtration anatomique des parties ſera ſuivie des opérations chirurgicales, qu'on leur démontrera ſur les cadavres, avant que de les conduire auprès des vivans, parce que ce n'eſt que ſur les cadavres qu'elles peuvent ſe faire avec la lenteur néceſſaire, pour en bien obſerver tous les petits détails; & dans la démonſtration anatomique de chaque partie, on feroit remarquer attentivement tout ce qui a quelque rapport à la guériſon des accidens de chirurgie auxquels cette partie eſt expoſée. On leur expoſera auſſi les inſtituts de chirurgie.

Les connoiſſances de phyſiologie & de pathologie néceſſaires ſuccéderoient aux démonſtrations anatomiques; il faudroit même y joindre un peu d'hygiene. Enfin, le dernier article, l'article eſſentiel, celui auquel les autres ſervent d'introduction, c'eſt un traité ſimple des maladies aiguës & des maladies chroniques les plus fréquentes; on leur décriroit exactement l'hiſtoire de chaque maladie, ils verroient,

comment elle s'annonce, comme elle fait des progrès, & comment elle ſe termine; on leur feroit ſur-tout remarquer très-ſoigneuſement les ſymptômes caractériſtiques qui diſtinguent les différentes eſpeces de fievres, & qui ſont par là même la baſe ſur laquelle on fonde la différence du traitement; & cette doctrine ſimplifiée comme elle peut l'être, ne paſſeroit pas leur portée; ils étudieroient avec beaucoup de ſoin les caracteres du poulx, qui indiquent ou prohibent la ſaignée; on leur feroit connoître le ſiege principal de la maladie; ils l'examineroient enſuite dans le cadavre, on leur apprendroit à appliquer les principes de pathologie qu'ils auroient reçu auparavant; & c'eſt alors ſeulement que ces principes leur devenant propres, leur ſeroient à l'avenir d'une utilité réelle. On leur feroit connoître les ſymptômes favorables qui préſagent la guériſon, & les ſymptômes funeſtes qui annoncent la mort; ils apprendroient à connoître les évacuations critiques, & à les diſtinguer de celles

qui ſont maladives, & on leur feroit ſentir tout le danger de s'y méprendre ; ils apprendroient ce qu'il peut y avoir d'utile dans l'inſpection du ſang, des urines, des autres excrémens, & tout ce qu'il y a de futile & de trompeur.

On leur donneroit auſſi des inſtructions ſur les maladies chroniques les plus fréquentes dans les campagnes, & il ſeroit même néceſſaire de leur rendre très-familier le traitement des écrouelles, maladie malheureuſement très-commune dans les campagnes, auſſi bien que dans les villes. L'ouvrage de M. STORK pourroit ſervir de baſe aux leçons; il traite de preſque toutes les maladies internes ſur leſquelles il eſt néceſſaire de les inſtruire; mais ces leçons, ſans hôpital, ſeroient peu utiles; & il y aura un hôpital clinique pour eux; mais douze lits d'hommes pour les cas tant de médecine que de chirurgie, & quelques lits de femmes peuvent ſuffire; on auroit ſoin de leur faire remarquer les effets de chaque remede, & tous les changemens

qui ſurviennent dans le malade, après les avoir pris; on leur feroit diſtinguer autant qu'il eſt poſſible, ceux qui dépendent du remede, & ceux qui ſont la ſuite de la maladie.

Ils donneront les mêmes ſoins, & la même attention à l'obſervation des maladies chirurgicales, ils en ſuivront la marche, ils verront qu'il faut ſouvent très-peu de ſecours; on leur fera ſur-tout obſerver exactement les ſignes qui font connoître la néceſſité des opérations, ils les verront faire ſur le vivant, ils en obſerveront les plus petites circonſtances, & en remarqueront le bon ou le mauvais ſuccès.

On les obligera à tenir des journaux exacts de tout ce qu'ils obſerveront, tant en médecine qu'en chirurgie.

Au bout d'un certain tems, quand il ſe préſentera des cas analogues à ceux qu'ils ont déja vû, on les interrogera ſur la façon dont il faut les traiter; & celui qui paroîtra connoître exactement cette maladie & ſon traitement, ſera chargé de la

conduire, mais on ne lui laiſſera rien ordonner qu'il n'en donne une bonne raiſon; quand il s'égarera, il ſera redreſſé.

Il en ſera de même en chirurgie, ils commenceront par faire de la charpie, eſſuyer des inſtrumens, rouler des bandes, tenir les chandelles, ſucceſſivement ils panceront les playes ſimples, feront des ſcarifications, ouvriront des abcès, & de là, paſſeront, par une gradation inſenſible, à ce qu'ils doivent faire de plus difficile en opérations; il y aura à cet égard là une ſeule regle, mais qui ne peut pas tromper, c'eſt de ne leur laiſſer faire aucune opération qu'après qu'ils auront prouvé qu'ils la connoiſſent très-diſtinctement. Il faudroit auſſi leur apprendre à faire des rapports exacts en matiere de chirurgie.

Je crois que deux profeſſeurs, avec un habile chirurgien & un habile apothicaire dans l'hôpital, pourroient très-bien ſuffire à cette inſtruction, que je ne placerois point dans les univerſités, & qui devroit être propre à chaque pays.

L'un des profeſſeurs auroit la phyſique, l'anatomie, la chirurgie, la phyſiologie & la pathologie; l'autre, la matiere médicale accompagnée des principes thérapeutiques; la pratique & l'hôpital; & l'un ou l'autre ſeroient chargés du petit nombre de leçons botaniques néceſſaires; ou l'on pourroit les remettre à l'apothicaire auſſi bien que les leçons de pharmacie.

Une grande difficulté ſeroit de leur former une petite bibliothèque, convenable à leurs beſoins. J'ai déja dit que l'ouvrage de M. STORK, que l'on feroit traduire, étoit un des premiers à ſuivre pour la pratique; je conſeille auſſi hardiment l'*Avis au Peuple*, que j'ai travaillé uniquement pour le bien des campagnes; l'ouvrage de M. BUCHAN, & un petit nombre d'autres. Pour les opérations de chirurgie, l'excellent *Traité* de DIONIS, & les *Obſervations* du ſage LA MOTTE; VERDIER pourroit ſuffire pour l'anatomie, mais pour les autres parties, on n'a pas encore,

au moins, je ne connois pas des compends deſtinés à cet uſage.

Deux ans, mais bien employés, trois, tout au plus, ſuffiroient, ſi je ne me trompe, à cette inſtruction, qui, comme on voit, ne ſeroit pas extrêmement couteuſe.

FIN.

APPROBATION.

CET Ouvrage offert à la Cenſure eſt une nouvelle preuve du zèle infatigable de ſon célebre Auteur, pour le bien de l'humanité, & de ſon habileté conſommée dans la ſcience qu'il profeſſe.

DE BONS, Cenſeur.

Lauſanne le 17 *Mars* 1785.

A V I S.

ON trouve chez MOURER, cadet, Libraire à Lauſanne, SERVIERE, Libraire rue St. Jean de Beauvais, à Paris, Jean Philippe STRENG, à Francfort ſur le Mein, J. M. TOSCANELLI, à Turin, M. MARGAILLAN, à Milan, B. COMINO, à Pavie, & chez les principaux Libraires, *Mémoires de la Société des ſciences phyſiques de Lauſanne, Tome Ier. année* 1783. 4°. *fig & tableaux.*

Prix L. 9 *de France, broché.*

Ce Recueil contient pluſieurs Mémoires de phyſique, d'hiſtoire & de botanique. On y trouve entr'autres, trois excellens Mémoires ſur la maniere d'analyſer les eaux minérales, & un Mémoire météorologique & noſologique, ſur la conſtitution de l'air & les maladies qui ont règné à Lauſanne pendant l'année 1783.

Le relieur placera cet avis à la fin de cet Ouvrage.